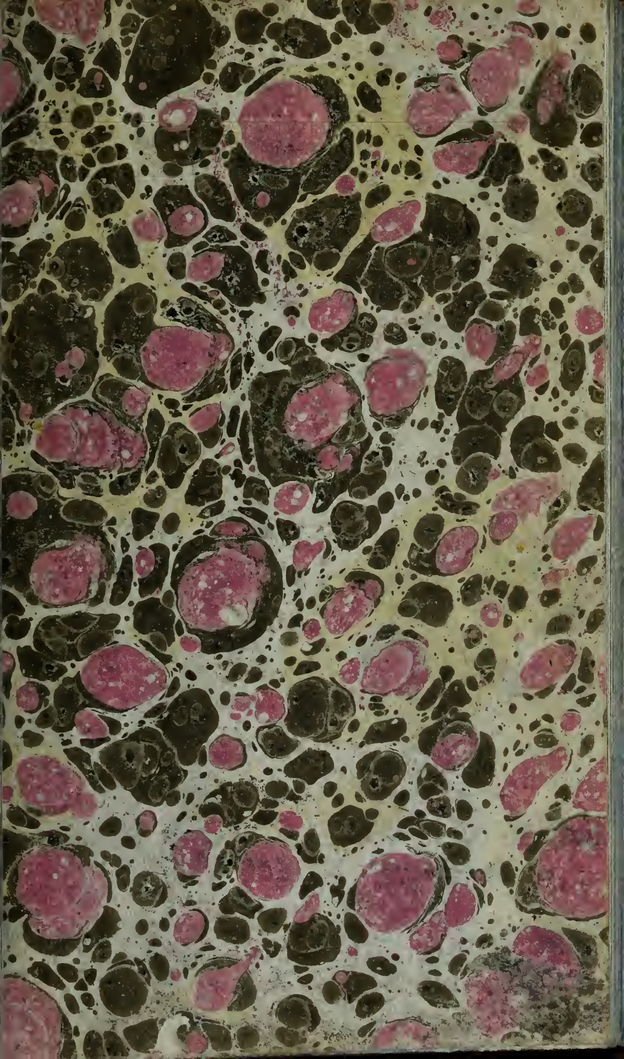



ΦΙΛΟΣ ΠΟΝΤΟΥ.
J DE ANDRADA 1917



LA RUSSIE,

OU

MOEURS, USAGES, ET COSTUMES

DES HABITANS DE TOUTES LES PROVINCES DE CET EMPIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-M. EBERHART,
RUE DU FOIN SAINT-JACQUES, N° 12.



Divertissemens du Carnaval en Russie; d'après un dessin fait par Guasonche à Petersbourg

LA RUSSIE,

OU

MŒURS, USAGES, ET COSTUMES

DES HABITANS DE TOUTES LES PROVINCES DE CET EMPIRE.

OUVRAGE orné de CENT-ONZE PLANCHES, représentant plus de deux cents sujets, gravés sur les dessins originaux et d'après nature, de M. DAMAME-DÉMARTRAIT, Peintre français, Auteur et Éditeur des Maisons de Plaisance impériales de Russie, et Robert KER-PORTER, Peintre anglais, Inventeur des *Panoramas*.

Extrait des ouvrages Anglais et Allemands les plus récens,

PAR M. BRETON.

TOME QUATRIÊME.

A PARIS,

NEPVEU, Lib., Passage des Panoramas, n° 26.

1813.

LA RUSSIE,

OU

MOEURS, USAGES, ET COSTUMES

DES HABITANS DE TOUTES LES PROVINCES DE CET EMPIRE.

CHAPITRE XXIV.

Commerce et manufactures. Mesures. Monnoies.

S'il est vrai que la Russie commence à ressentir les bienfaits de la civilisation, c'est sans contredit par son commerce et ses manufactures.

L'industrie de ses habitans a créé

des fabriques considérables où l'on confectionne une multitude de ces objets que le luxe a rendus nécessaires et que l'on tiroit autrefois des pays étrangers.

Telles sont les verreries et la manufacture de porcelaine qui existent près de Pétersbourg. On est parvenu à exécuter les carreaux de vitres dans les plus grandes dimensions. La fermeture des boutiques des belles rues de la capitale est presque transparente, et l'on aperçoit à peine les légers chassis qui soutiennent des vitres d'une prodigieuse longueur. Dans les beaux hôtels, les fenêtres sont souvent fermées par une seule glace.

Il y a, dans toutes les provinces du centre, des filatures de lin et de



Camp de Kalmouks.

chanvre et des fabriques de toile. On façonne des soieries dans les gouvernemens de Moscou, Pétersbourg et Yaroslaw. On commence à faire les draps de laine que l'on achetoit autrefois en Angleterre.

Les peuplades tartares sont peu habiles dans la fabrication des tissus et des étoffes, mais elles préparent les cuirs avec beaucoup d'art. L'estampe ci-jointe représente une femme kalmouke occupée à hongroyer une peau de bœuf. Le cuir est étendu à l'aide de piquets. Elle racle les poils avec un couteau; elle a derrière elle un vase à col peu élevé dans lequel est l'huile dont elle se servira pour adoucir la peau, et l'amener au degré de flexibilité nécessaire.

Dans cette même estampe une femme demi-nue conduit le cheval sur lequel doit monter son mari ; une autre femme trait ses vaches.

Ce u'est pas seulement parmi les races tartares, mais chez les Russes des provinces centrales que les femmes se livrent aux occupations les plus pénibles, tandis que les hommes vivent dans une oisiveté relative.

Les principaux objets d'exportations pour la Russie d'Europe sont du blé, du chanvre, du lin, des bois de construction, de la cire, des cuirs et des fourrures. Sur les bords de la mer Blanche on pêche des veaux-marins et des morses, ou chevaux-marins. On exporte des bords du Volga, de l'Oural et de la mer Caspienne de gros poissons, entr'autres des estur-

geons énormes qui pèsent plus de deux milliers. La Russie asiatique est riche en métaux, en minéraux et en fourrures.

En échange de ces objets, la Russie tire de l'étranger des cotons, des soieries, etc. La librairie est aussi pour Moscou et Pétersbourg l'objet d'un grand commerce. Les livres que l'on fait venir du dehors sont la plupart en langue française et ont été imprimés à Paris. La plupart des romans et autres ouvrages frivoles, soit originaux, soit traduits de l'allemand et de l'anglais, sont très-favorablement accueillis.

Les commerçans se divisent en trois classes, selon l'importance de leur capital dont ils font eux-mêmes la déclaration.

Les négocians de la première classe doivent avoir un fond de dix mille à cinquante mille roubles : il leur est permis de faire le commerce extérieur, et de fréter des navires.

Les commerçans de la seconde classe sont ceux dont les fonds s'élèvent de cinq mille à dix mille roubles. Il leur est permis de se livrer à toutes les branches du négoce intérieur, mais ils ne peuvent trafiquer avec l'étranger.

Enfin, les petits marchands qui ne possèdent pas plus de mille à cinq mille roubles, ne peuvent se mêler que de la vente en détail. On compte parmi ceux-ci un grand nombre de paysans serfs

Dans les provinces du midi le trafic est presque entièrement dans les

mains des Arméniens, des Grecs et des Indous. Les habitants Russes sont ou trop grands seigneurs pour se livrer à des spéculations mercantiles, ou trop pauvres, pour en avoir le moyen.

Dans les contrées du centre, et sur-tout à Pétersbourg et sur les côtes de la Baltique, le commerce est en honneur, et les nobles l'exercent sans déroger.

Les Russes font par Kiatcha sur les frontières de la Chine, un grand commerce avec cet empire. J'ai rapporté d'après des pièces originales et inédites des missionnaires dans le tome VI de la Chine en Miniature des démêlés très-singuliers qui ont eu lieu à diverses époques, entre les Russes et les Chinois.

Le tableau comparatif des me-

sures de longueur et de pesanteur et des monnaies russes, trouve naturellement sa place dans ce chapitre.

MESURES DE CAPACITÉ.

1°. *Pour les grains.*

Le *tchetvert* équivaut à 19,575 litres de France, et contient en poids 313 livres 8 onces.

Le tchetsvert se divise en 8 *tchetveritks* et le tchetveritk en 8 *garneks*.

La mesure de deux garnecks s'appelle poja.

2°. *Pour les liquides.*

Le *vedro* équivaut à 12,346 litres.

Dix-huit *vedros* et demi, font un *oxhofd*

L'oxhofd se divise en six ancres.

On divise encore le *vedo* en huit krouska; et le *krouska* se sudivise en onzièmes qu'on nomme tscharka.

MESURES DE LONGUEUR.

L'archine, ou aune, correspond à environ trente pouces de France.

La *sagène*, ou toise a sept pieds et demi de longueur.

Le pied russe est d'un douzième plus petit que le pied de france.

Le *verschock* vaut un peu moins de deux de nos pouces.

Le *verst* est à peu près le quart d'une lieue française : on en compte *cent quatre* au degré (1).

---

(1) Ou plus exactement 104 versts, 131 sagènes et 1/2, 1 archine et 7 verschocks $\frac{1}{10}$. La lieue

Voici de quelle manière ces mesures se divisent les unes dans les autres.

Un verst contient cinq cents sagènes; une *sagène* contient trois archines, et l'*archine* se divise en seize *verschocks*.

MESURES DE PESANTEUR.

Le poids *usuel*, le plus petit, est le *solotnick*, lequel vaut six de nos grains. Trois solotnicks font un *lot* ou demi-once (1); trente-deux lots valent une *livre*, et quarante livres font un *poud*.

La livre russe est un peu moindre que le demi-kilogramme ou livre française.

---

commune de France est comme on sait, de vingt-cinq au degré.

(1) Le mot *lot* est allemand, et signifie également une demi-once.

Le *solotnick* se subdivise pour les besoins de la pharmacie et de la joaillerie. Les pharmaciens y comptent 70 grains. Les joailliers divisent le solotnick par demi, quart, huitième, etc. jusqu'à $\frac{1}{96}$.

MONNOIES.

Les premières monnoies d'argent furent frappées en 1420 à Novogorod; on en fit de petites pièces qu'on appela kopecks. Le kopeck actuel est de cuivre et ne vaut plus de cinq centimes. Cependant on compte quelquefois des sommes très-fortes en kopecks (1). Cette monnoie re-

(1) Les Portugais ne comptent pas autrement que par *rees*, et le *rees* ne vaut pas un de nos centimes. Les espagnols comptent par réaux de veillon, qui valent le quart d'un franc.

présentoit sur une des ses faces l'image de St-Georges, perçant un dragon de sa lance. Cette lance se nommant en russe *kopœa*; de là est venu le nom de *kopeck*.

En 1654 on introduisit les roubles à Moscou, c'étoient de simples lingots divisés par des sillons *roubli* en plusieurs morceaux que l'on pouvoit couper à volonté; de là l'origine du mot *rouble*. Cet usage de couper les monnoies vient évidemment de la Chine.

Presque toute la monnoie de cuivre se frappe en Sibérie, principalement à Catherinebourg, près des mines du Mont-Oural. Seize roubles de cuivre pur doivent peser un poud, c'est-à-dire, 40 livres.

Aujourd'hui les espèces ont pres-

que entièrement disparu, le papier de banque les a remplacées.

Les monnoies d'or sont d'ailleurs extrêmemment rares. Ce sont en général des ducats; les premiers ont été frappés du temps de Pierre-le-Grand, ils représentoient chacun deux roubles et vingt-cinq kopecks. Vers la fin du règne de Paul Ier on frappa à la monnoie de Pétersbourg, des monnoies d'or, pesant ensemble soixante treize *pouds*; c'est-à-dire, pour une valeur de quatre à cinq millions de francs; on y travailloit jour et nuit Les machines à préparer et battre les ducats étoient mises en mouvement par des pompes à feu.

TABLEAU DE LA VALEUR RELATIVE DES MONNOIES.

Monnoies d'argent.

Un rouble vaut.	100	kopecks.
Un polten vaut un demi-rouble, ou.	50	
Le polupolten (demi-polten).	25	
Le dvagriven.	20	
Le paetalten.	15	
Le griven.	10	
La patache.	5	

Monnaies de cuivre.

La patache vaut.	5	kopecks.
L'altine.	3	
Le gros.	2	
Le denza ou denushka vaut.	$\frac{1}{2}$	
Le poluskka.	$\frac{1}{4}$	

CHAPITRE XXV.

Fêtes du calendrier Russe. Réjouissances et divertissemens populaires. Fête de S.t-Alexandre Newski. Notice sur ce Prince. Couvent d'Alexandre Newski à Pétersbourg. Funérailles de Pierre III. Église de Saint-Nicolas à Moscou.

Voici les principales fêtes des Russes dans l'ordre où elles se succèdent.

Les fêtes de Noël, *Swœtoschnye dni*, durent douze jours : elles commencent le 24 décembre et finissent le 5 janvier. Les jeunes gens s'assemblent tous les soirs; ils chantent et se livrent à divers jeux : ils s'amusent à jeter de l'étain fondu dans l'eau,

afin de tirer leur horoscope d'après la figure que prend le métal. Pendant ces fêtes, les villages sont fréquentés par des farceurs et des charlatans.

Le 6 janvier, jour de l'Epiphanie, on procède à la bénédiction des eaux dans tout l'Empire, et particulièrement à Pétersbourg, avec une grande pompe.

Dans le rite grec, on a deux cérémonies pour la bénédiction des eaux. La première se pratique en tout temps de l'année, lorsqu'on a besoin de renouveler l'eau bénite destinée au baptême et à d'autres usages.

L'autre cérémonie est appelée la *grande sanctification ;* elle a été instituée en mémoire de l'immersion de Jésus-Christ dans le Jourdain. Elle

est très-ancienne, et son institution remonte au temps de S.-Chrysostôme. Les Russes ont pour ces usages tant de respect, qu'ils prétendent que l'eau ainsi consacrée se conserve pendant des années aussi pure que celle qu'on viendroit de tirer d'une source limpide. Ils croient, aussi, qu'elle est capable de rendre la santé aux malades. Pierre-le-Grand, lorsqu'il abolit dans ses états la dignité de patriarche, supprima en même temps une foule de cérémonies inutiles ou trop dispendieuses ; mais la bénédiction des eaux fut scrupuleusement conservée.

Le 6 janvier est le jour fixé pour cette cérémonie. On élève, sur la glace de la Néva, un temple en bois, peint et doré, surmonté d'une croix

d'or, et présentant sur sa façade des tableaux relatifs à la mission de S.-Jean-Baptiste. La coupole de ce monument temporaire n'est soutenue que par des colonnes, et l'on peut voir à travers ce qui se passe. La noblesse est rangée autour du temple, et séparée de la foule par une palissade de branches de sapin. Cette enceinte est tapissée de drap écarlate, ainsi que l'intérieur du temple et la plate-forme qui tient au palais, et par laquelle s'avance le cortége. Le temple est décoré en outre d'autels, de croix, de reliques, de livres saints, et de toutes sortes de vases sacrés. Au milieu est un trou pratiqué dans la glace, et que l'on appelle le *Jourdain*.

Après les prières d'usage, les prê-

tres, les archimandrites (ou supérieurs des couvens) et les évêques, sortent du palais d'hiver, vêtus de leurs plus riches habits sacerdotaux. Ils portent des cierges allumés, des encensoirs, des bannières, et s'avancent vers le Jourdain en chantant des antiennes. La famille impériale et toute la cour les suivent. Toutes les troupes sont sous les armes, les enseignes déployées.

Je n'entrerai point dans le détail des prières qui se font à cette occasion. Le prêtre officiant consacre l'eau de la Néva en y plongeant trois fois la sainte croix, et en chantant la formule de bénédiction. Cela fait, il prend de l'eau dans un vase, en asperge le clergé et les assistans, et les

renvoie. Une salve d'artillerie termine la cérémonie.

Après que la cour s'est retirée, tout le monde se rend avec empressement autour du *Jourdain* , et y puise de l'eau. Quelques mères y plongent leurs enfans, espérant sans doute les rendre invulnérables au moral, comme Achille devint invulnérable au physique par son immersion dans les eaux du Styx.

Les Tartares qui ont reçu le baptême prennent souvent part à cette cérémonie, et emportent chez eux de l'eau du Jourdain, dont ils aspergent leurs meubles et leurs effets.

L'estampe ci-jointe représente une fille Kondure qui se rend à cette cérémonie. L'anneau d'or qu'elle porte



Femmes et Fille Tartares Condures.

au nez et la pipe qu'elle tient à la bouche la distingue des femmes russes de la capitale (1). Elle est coiffée d'un voile, sur lequel est placé un bonnet fourré.

Les femmes mariées de la même nation ont un bonnet conique, assez semblable à la tiare des patriarches. Leur poitrine est garnie d'une pièce d'estomac boutonnée, et où l'on remarque diverses broderies (2).

On conserve à Moscou, dans le trésor impérial, des bottes garnies de clous très-pointus, dont se servoit Pierre-le-Grand pour marcher plus sûrement sur la Néva le jour de la bénédiction des eaux.

---

(1) Voyez la figure 1.

(2) Voyez la figure 2.

La *mœslenniza* ou carnaval a lieu sept semaines avant Pâques. Pendant cette semaine, et sur-tout depuis le jeudi jusqu'au dimanche, on fait des courses de traîneaux, et l'on patine sur les montagnes de glace.

La *swetaja nedjela*, ou semaine de Pâques, est célébrée par toutes les classes du peuple avec une gaîté extraordinaire. Les uns se réjouissent d'être enfin au terme d'un carême rigoureux de soixante jours; les autres sentent avec délices le retour du printemps. Il n'est pas rare que dans cette semaine on commence à avoir de la chaleur pendant le jour, et de belles nuits.

Le jour de Pâques, à une heure après minuit, le son des cloches annonce, dans la capitale et dans toutes

les campagnes, le service solennel qui doit avoir lieu dans les églises. Tout le monde s'y rend pour entendre une messe nocturne, semblable à celle qui a lieu à Noël dans les églises catholiques. C'est ce qu'on appelle, dans le rite grec, la cérémonie de la *résurrection*. On assure qu'elle surpasse, par sa pompe, tout ce qui se pratique dans les autres pays de la chrétienté.

On récite diverses prières, après lesquelles le prélat s'écrie trois fois : *Le Christ est ressuscité!* Ensuite le prélat et son clergé parcourent toute l'église en rampant sur les pieds et les mains : ils baisent les images sacrées qui se trouvent sur les colonnes, les murailles, les autels et les tombeaux. On ouvre les sépulcres, et l'on en

tire des reliques de saints que les prêtres baisent avec le même respect.

Après l'office, chacun apporte aux prêtres des gâteaux au beurre et des œufs de Pâques, pour les bénir (1). Tout le monde déjeûne vers cinq ou six heures, et c'est alors seulement que se rompt l'abstinence du carême. Dans toutes les familles, on a préparé dès le samedi soir un petit régal.

Le lundi, on distribue les œufs de Pâques. Nul ne peut refuser un tel présent. L'homme de la condition la plus abjecte a droit d'être salué du souverain lui-même, s'il lui offre un de ces œufs en disant : *Christos vos creist.*

---

(1) Le prêtre reçoit pour lui un œuf de chaque corbeille, et un morceau de chaque gâteau.

Les fêtes de Pâques inspirent une gaîté d'autant plus franche, qu'il n'est pas de pays où le carême soit observé avec plus de rigueur. Quelques voyageurs attestent qu'en parcourant la Russie pendant cette époque de l'année, et voyant de pauvres paysans exténués, et prêts à périr de faim, ils s'empressoient par pitié de leur donner quelques provisions. Ces malheureux rejetoient avec horreur les secours qu'on leur offroit, et arrachoient même les alimens des mains de leurs enfans, si l'on avoit contraint ceux-ci à en accepter.

On se dédommage amplement de cette privation, dès que l'archevêque de Moscou a prononcé les paroles du rituel, *le Christ est ressus-*

cité. C'est un signal pour les excès contraires.

A l'approche de Pâques, on voit les marchés de Moscou et de Pétersbourg remplis de marchands de gibier et de bouchers ambulans (1).

Le carême russe, dit un voyageur, convient merveilleusement à la nature du pays. Lorsqu'il commence, les provisions en viandes glacées sont prêtes à s'épuiser; il étoit bon qu'une sage politique laissât au peuple le temps de se procurer des subsistances plus fraîches. La nuit qui précède Pâques, les marchés et les boutiques de Moscou se remplissent, comme par enchan-

(1) Voyez leur costume dans l'estampe ci-jointe.



Marchand de Volailles.

Boucher de Moscou.



tement, de viandes de boucherie, de volailles, d'œufs, de beurre, etc. La foule des acheteurs est prodigieuse.

L'allégresse publique commence à se signaler dès le *dimanche des Rameaux*, ou *Pâques fleurie.* Tous les habitans de Moscou se rendent au Kremlin, à pied, à cheval ou en voiture; ils y achètent des branches de palmes pour les placer devant les images de Saints ou devant leurs portes. Le gouverneur, le *maître de police*, le commandeur et une foule de gentilhommes montés sur de superbes chevaux, font une procession solennelle.

Les palmes ne sont point comme au centre de l'Europe des branches de buis ou d'autres végétaux ver-

doyans; ce sont des branches *artificielles* d'orangers et de citronniers ornés de fleurs et de fruits en cire. Une de ces branches ne coûte que quelques kopecks.

Dans toutes ces fêtes, et particulièrement au carnaval, les places publiques sont le théâtre de divertissemens pour lesquels le bas peuple a une sorte de fureur.

Le dimanche de la Trinité, on jonche l'intérieur des églises de fleurs et de verdures. Chacun tient un bouquet à la main. A la fin de la cérémonie, on s'agenouille en se couvrant la figure de son bouquet.

Je n'ai pu obtenir, dit M. Ker-Porter, d'explication satisfaisante de cet usage. Les uns disent que ces bouquets figurent les premières of-

frandes ou les prémices du printemps, les autres qu'ils sont destinés à essuyer les larmes que les assistans répandent ou sont censés répandre pendant le service (1).

Le mardi-gras est à Pétersbourg et à Moscou comme à Paris et à Venise, l'occasion de toutes sortes de folies. Les rues sont remplies de groupes comiques.

A Pétersbourg on élève au milieu d'une place, des balançoires russes, et un théâtre mobile tournant sur pivot comme nos jeux de bagues.

---

(1) On doit remarquer que cette fête se célèbre le jour de la Trinité, c'est-à-dire, à une époque très-rapprochée de la fête-dieu, dans le rite catholique. Dans l'une et l'autre cérémonie on couvre de fleurs le temple et les autels, les assistans portent des bouqnets à la main.

Les balançoires sont attachées à une poutre qui tourne horizontalement au moyen d'un cabestan garni d'une roue dentée et d'un pignon. Des traverses impl ntées en croix soutiennent quatre escarpolettes en forme de guérites, lesquelles tournent aussi sur des pivots. Les personnes placées dans les escarpolettes éprouvent deux mouvemens, l'un circulaire imprimé par la rotation de la machine, l'autre oscillatoire.

Le *carrouzel* tournant est décoré avec magnificence. Il y a dans la partie supérieure un kiosk de forme quarrée, où se tiennent des joueurs d'instrumens. Une ou deux personnes se placent dans les boîtes qui tournent avec la machine, et

sont décorées d'un pavillon flottant.

Le jeudi-Saint, l'Archevêque de Moscou procède en grande cérémonie au lavement de pieds des Apôtres. Douze moines rangés en demi-cercle représentent les disciples du Christ. Le cérémonial a lieu tel qu'il est décrit dans le XIIIe chapitre de l'évangile de Saint-Jean. Le prélat relève sa robe autour des reins, et lave successivement les pieds des Apôtres jusqu'à ce qu'il soit arrivé à celui qui représente Saint-Pierre. Ce dernier se lève, et il a avec l'archevêque le même entretien qui eut lieu entre Jésus-Christ et ses disciples.

Le 1er mai est, comme nous l'avons dit ailleurs, l'occasion de promenades en voitures, à cheval ou à pied. La veille de la Pentecôte,

de jeunes filles plantent en chantant et en dansant, un *mai*, c'est-à-dire, un bouleau orné de rubans et de guirlandes de fleurs.

Le jour de la Pentecôte on fait des promenades comme le premier mai. Cependant elles ne sont pas aussi brillantes, et n'attirent pas autant de foule.

La veille de la S.-Jean est sur-tout célébrée par les Finnois; ils font des feux de joie et exécutent des danses de leur pays.

On amasse des fagots, du gaudron et autres matières combustibles; on y met le feu et l'on danse tout autour. Quand la flamme commence à baisser, chacun cherche à faire preuve d'agilité, en sautant par-dessus le brasier.

Le 30 du mois d'août on célèbre la fête de S.-Alexandre Newski par des processions solennelles.

La cour, le haut clergé et les chevaliers de l'ordre de S.-Alexandre, en grand costume, se réunissent à Pétersbourg dans la cathédrale de Notre-Dame de Kasan. Le cortége se rend ensuite à pied au couvent de S.-Alexandre sur les bords de la Néva.

S.-Alexandre Newski régnoit vers le milieu du XIII[e] siècle; il n'avoit point le titre de Czar de Russie, mais de prince de Novogorod. La désolation des provinces de la Russie ravagées par les Tartares, invitoit ses voisins à prendre part aux dépouilles. Mais Alexandre, à qui son père Jaroslaw avoit résigné le comman-

dement de Novogorod, marcha au-devant d'une armée formidable de Danois, sur les bords de la Néva. Il fit un grand carnage de ces barbares et obligea les fugitifs à chercher promptement un asyle dans leur pays.

Cette victoire signalée lui mérita le surnom de Newski. Revenu vainqueur à Novogorod, au lieu de recevoir de justes applaudissemens, il se vit en proie à une basse jalousie, à d'odieux soupçons. Les habitans craignant qu'enflé de sa gloire il ne portât atteinte à leurs priviléges et à leur liberté, cabalèrent pour mettre des restrictions à sa puissance; furieux de n'y pouvoir parvenir, ils se révoltèrent. Alexandre forcé par ces ingrats de se retirer, eut recours à

son père qui s'étoit réservé le gouvernement de Vladimir.

Ce bon prince lui donna le domaine de Perciaslavl et envoya un autre de ses fils à Novogorod. On ne tarda point à reconnoître qu'avec Alexandre on avoit perdu le *palladium* de ce pays. Les Danois levèrent de nouvelles troupes et fondirent avec fureur sur Novogorod. Le nouveau prince ne réussit pas à repousser l'ennemi; le peuple réduit au désespoir, envoya une députation à l'intrépide Alexandre, pour implorer son pardon et le supplier de revenir. Une semblable trahison ne pouvoit s'oublier si facilement; les ambassadeurs furent renvoyés. On fit partir une seconde députation présidée par l'archevêque; Alexandre

se rendit à tant d'humilité. Il fit lever le siége de Novogorod, repoussa l'ennemi jusque dans la Livonie, et remporta sur les bords du lac Peipus une victoire décisive contre les Allemands, les Danois et les Tchoudes.

La renommée de ces nouveaux exploits frappa bientôt les oreilles du Khan des Tartares, lequel commandoit alors comme une espèce de Dictateur, à toutes les principautés de la Russie.

Après la mort du père d'Alexandre, Jaroslaw, le *Grand-Prince*, le Khan des Tartares invita le jeune guerrier à se joindre à sa horde. Il avoit créé Jaroslaw, Grand-Prince de Russie; il fit monter Alexandre sur le trône de Vladimir, cité alors très-importante.

Sür

Sûr de l'amitié du Khan, le prince tourna toutes ses pensées vers la nécessité de châtier les barbares qui dévastoient le pays. Il entreprit, à la tête d'une armée considérable, une expédition contre les Suédois, moissonna par-tout des lauriers, et revint dans son pays, chargé de dépouilles et de gloire.

Cependant les autres princes de ce vaste empire, gémissoient de subir le joug honteux d'un étranger; ils résolurent de s'unir sous les bannières d'Alexandre, et de faire une irruption générale contre les Tartares. Le Khan fut instruit de cette conspiration, avant qu'elle pût éclater: il envoya ordre à tous les princes de venir le trouver, sous prétexte de les consulter sur des affaires de la

plus haute importance. Il étoit aisé de pénétrer l'objet de cet artifice. Les princes refusèrent tous de déférer à l'invitation du Khan; mais Alexandre craignant que leur obstination n'eût des conséquences fatales, et comptant pour lui-même sur l'amitié du Khan, conçut le téméraire projet de se présenter seul devant les Tartares, et par cette prudente soumission d'appaiser la colère du chef. Ce prince, dévoué à son pays, passa une année entière auprès du Khan, sans pouvoir le fléchir. Enfin il obtint l'acte d'amnistie si vivement sollicité, il lui fut permis de retourner en Russie pour annoncer aux princes leur pardon. Mais, soit que le Khan se repentît de sa clémence, soit qu'il eût pris une atroce précaution, le

prince mourut victime du poison, avant de rentrer dans ses états.

La mémoire d'Alexandre Newski est en grande vénération parmi les Russes ; ils rapportent une foule de miracles qu'ils disent avoir eu lieu sur sa tombe. On le canonisa. Pierre-le-Grand, voulant rendre sa nouvelle ville plus respectable aux yeux des peuples, y fit transporter dans une châsse les restes du saint héros, et lui consacra une église. On a institué un ordre de chevalerie à la mémoire de ce même Alexandre.

Le monastère créé sous les auspices de ce bien-heureux, contient soixante moines : ils sont de l'ordre de St-Basile, le plus rigoureux qui existe dans l'empire.

Les bâtimens du monastère sont

de forme quadrangulaire, très-vastes et dépourvus de tous les ornemens de l'architecture; les côtés peints en rouge et en jaune, représentent des arcades et des colonnes: c'est un goût dont on reconnoît les traces dans toutes les anciennes villes de la Russie. Il est certain que ce coup-d'œil ne déplaît pas pendant les longs et rigoureux hivers du nord. L'œil fatigué de ne voir que du blanc, pendant plusieurs mois, se repose agréablement sur des couleurs tranchantes.

L'édifice particulièrement consacré à St Alexandre, s'élève au milieu d'un massif de bâtimens; il est d'une architecture qui n'a point ailleurs de modèle; on y a réuni le style tartare et le style grec. Les

dorures sont belles, et, suivant l'usage, on y a prodigué les couleurs éclatantes. L'intérieur offre quelques mauvaises copies de tableaux de l'école italienne, un portrait de Pierre-le-Grand, et une suite de peintures représentant les belles actions de St Alexandre. La châsse du héros est d'argent massif, entourée de trophées militaires, de devises religieuses, et suspendue à une hauteur immense.

Une espèce de sarcophage couvert d'or et d'un poèle enrichi de pierreries, des candelabres d'argent, et des reliques apportées de la terre Sainte, servent d'ornement à ce lieu. On ne peut rien concevoir de plus riche; si ce n'est la fameuse chambre d'argent du palais de Ber-

lin, qui n'étoit, dit-on, cependant que de pure ostentation ; il paroît qu'on avoit subsistué des meubles argentés à ceux qui étoient jadis d'argent massif; Frédéric-le-Grand, pendant la guerre de sept ans, fit porter à la monnaie la plupart de ces riches objets; il les remplaça par des modèles en bois, couverts d'une mince feuille d'argent, et retraçant, à s'y méprendre, l'ancien trésor.

La description de l'intérieur de ce temple fera suffisamment connoître toutes les églises de la Russie.

On y entre par un portique et un double escalier très-large. L'intérieur de la nef est absolument vide, on n'y voit que les colonnes qui supportent la voûte ; il n'y a aucun espèce de siéges, tout le monde est de-

bout pendant le service divin, sauf les momens où il faut, tantôt s'agenouiller, tantôt frapper la terre de son front. A environ trente pieds de l'entrée et sur la même ligne, se trouve le sanctuaire; il est élevé sur des gradins couverts d'un riche tapis, que les prêtres ont seuls droit de fouler aux pieds.

Le temple intérieur est séparé du temple extérieur où s'assemblent les fidèles, par une espèce de grand paravent orné de dorures et de ciselures magnifiques; ils est divisé en plusieurs compartimens où sont peints des sujets du Nouveau-Testament, ou de la légende. Ces tableaux sont en général très-misérables : les professeurs du rite grec ayant seul droit de travailler à la décoration des églises.

Au centre de la cloison est une porte de bronze à deux battans, et sculptée. On y voit le Saint-Esprit et les personnages de la Sainte Famille. A travers les ouvertures, on découvre l'Autel, le Saint Calice, le Crucifix et la Bible. Tous ces objets sont enrichis de pierreries et garnis de franges d'or.

Chaque église a sa chapelle intérieure, assez semblable au *Saint des Saints* de l'ancienne Jérusalem. Les jours de fêtes, le prêtre sort de son sanctuaire avec solemnité et remplit les diverses cérémonies prescrites par le rituel.

Le service divin, en Russie, est fort imposant. La richesse des habits sacerdotaux rappelle la pompe avec laquelle Aaron célébroit ses sacri-

fices. Les prêtres ont une figure vénérable, et tous les assistans paroissent fort édifiés. Les paysans eux-mêmes ont dans leur simplicité un zèle, une ardeur qui se communiquent. Ils font leurs prières et le signe de la croix avec le plus louable recueillement.

La musique d'église est très-belle, mais on n'y admet pas d'instrumens : elle est toute vocale. On ne voit pas ceux qui chantent, et cela ne laisse pas d'ajouter à l'effet. L'église de Pétersbourg la plus célèbre pour la beauté du chant est la chapelle de Malte.

Lorsqu'on entre dans le monastère de Saint-Alexaudre, on voit sur le côté une petite église voûtée et sombre; tout y annonce le séjour

de la mort. C'est là que reposent plusieurs grands personnages. L'exécution de tous ces monumens est en général assez grossière. On remarque parmi eux le tombeau du fameux Suwaroff. On a placé à quatre pieds au-dessus du pavé une petite plaque de bronze, où on lit cette inscription en langue russe :

CI GÎT SUWAROFF.

Les Russes aiment beaucoup le style laconique. Ils l'emploient non-seulement pour les épitaphes, mais dans beaucoup d'autres monumens. On a frappé sous le règne de Catherine II, à la mémoire d'une éclatante victoire remportée par ses troupes, une médaille qui fut dis-

tribuée aux officiers et aux soldats qui s'étoient distingués.

On lit au-dessous des emblêmes de la victoire cette simple légende :

J'Y ÉTOIS.

L'expression a encore plus de force dans la langue russe, où elle se rend par un seul mot.

Revenons aux monumens funèbres de l'église de Saint-Alexandre. Un des caveaux contenoit naguères le corps de l'infortuné Pierre III, aïeul de l'Empereur régnant.

Lorsque Paul Ier monta sur le trône, il fit enlever le corps de son père, et ordonna qu'on le déposât dans un monument avec ceux de ses ancêtres, dans l'église de la cita-

delle. Ceux qui avoient eu part au meurtre de Pierre III (il n'en restoit que deux vivans) furent obligés d'assister à la cérémonie, et de veiller jour et nuit pendant trois semaines auprès du cercueil. Quelle dut être la situation déchirante de ces malheureux! Quels remords! et surtout quelles angoisses? N'étoit-il pas possible qu'après cette lugubre cérémonie on les condamnât au plus cruel supplice? Un pareil châtiment est peut-être ce que l'on peut concevoir de plus affreux.

Les meurtriers de Pierre III assistèrent en grand deuil à la procession; ils étoient bien loin sans doute de s'y attendre après tant d'années d'impunité.

Quelques personnes voient dans



Beffroi de Saint Ivan avec l'église de St.-Nicolas dans le Kremlin, à Moscou d'aprés un dessin de Camporesi.

cet événement une preuve sensible de l'affection du dernier Empereur pour son père : d'autres jugent différemment sa conduite, ils la regardent comme une espèce de reproche qu'il voulut adresser à la mémoire de sa mère. Ainsi, au lieu d'un acte touchant de piété filiale, ce seroit l'effet du caprice barbare d'un fils dénaturé.

Les églises de Moscou, plus nombreuses, mais plus petites que celles de Pétersbourg, offrent à peu près le même genre d'architecture. Nous joignons ici une vue de l'église de St-Nicolas. Le plus grand clocher est le fameux beffroi de St-Ivan.

CHAPITRE XXVI.

Amusemens et jeux des Russes. Danse, musique, etc.

Les fêtes solennelles dont nous venons de parler ne sont pas les seules où les villageois russes se consolent de leur esclavage et de leur misère, ou se réjouissent en dépensant leur superflu.

La gaîté est si naturelle au Russe, qu'il la montre dans toutes les occasions; il travaille rarement sans chanter. Les rameurs eux-mêmes agitent leurs avirons en cadence.

Les dimanches et les jours de fêtes, on danse et on chante sur les places dans les villages. En hiver même, et sur-tout aux fêtes de Noël, les jeunes villageois passent une grande partie de la nuit à chanter et à folâtrer dans la rue. Il n'est point de spectale plus étrange que celui qu'on remarque en entrant dans un grand village le soir d'une fête d'hiver. Toute la grande rue fourmille d'hommes, de femmes, de jeunes garçons, de jeunes filles et d'enfans, en habits de fête, tenant à la main des flambeaux allumés. Les brillantes et dispendieuses illuminations des jardins impériaux à Péterhof ne produisent peut-être pas un effet aussi imposant, ni aussi pittoresque.

Les instrumens de musique avec

lesquels les Russes s'accompagnent dans leurs chants et dans leurs danses, sont les suivans.

Le *boshof* est une espèce de hautbois d'écorce d'arbre. De près il a un son aigre et perçant, mais il est assez agréable de loin, particulièrement sur l'eau, et lorsque les paysans l'accompagnent d'une voix parfaitement juste.

Le *balalaika*, instrument à cordes, a une caisse ronde et petite, un manche long et étroit. On le fait avec du bois de sapin, et il n'a que deux cordes; le doigter se fait avec la main gauche, et on pince les cordes de la main droite.

Les Tartares Nogais excellent à jouer du balalaika; ils en décorent le manche d'une manière analogue



Musicien Nogais. Musicien Tartare.

au goût de ces peuples pour tous les ornemens frivoles et maniérés (1).

Les autres Tartares ont encore, outre le même instrument, une guitare à six cordes, et un violon presque semblable au nôtre, si ce n'est que les échancrures sont doubles sur les côtés, et que la surface en est plus bombée (2).

Le *goudock* est une sorte de violon à trois cordes, dont on joue avec un archet.

Les *loschki* sont deux cymbales de bois dont le manche est garni de grelots. Tantôt on les agite doucement avec la main, tantôt on les

---

(1) Voyez la planche ci-jointe, fig. 1re.

(2) Voyez la 2e figure de la même planche, et la guitare à six cordes, aux pieds du musicien.

frappe avec force l'un contre l'autre.

Le tambour de basque est employé aux mêmes usages qu'ailleurs.

Le *gousli* est une harpe garnie de cordes de métal; on n'en joue que dans les appartemens.

Le *pandoure* autre instrument à cordes, n'est commun qu'en Ukraine et chez les Russes de distinction.

Les villageois russes font peu d'usage de la *cornemuse*, mais cet instrument est presque le seul en vogue parmi les Finnois, pour accompagner leurs chants monotones et mélancoliques.

Il est tout simple qu'un peuple qui aime aussi passionnément la danse et le chant, ait l'oreille sensible à l'harmonie; mais ce qu'on ne sauroit trop admirer, c'est la facilité

avec laquelle des gens du peuple absolument étrangers aux règles et aux principes de l'art composent des airs mélodieux. Les anciennes chansons que les Russes appellent *protaschnye posni* sont très-simples et cependant d'un chant si pur, si délicieux que les Paesiello et autres grands maîtres de l'Italie ne les désavoueroient point : ce sont cependant de simples paysans qui les ont composées (1).

Ivan Dratsch, qui a publié en 1790 un recueil de chansons populaires russes, pense que les anciens Slavons ont emprunté leur musique des Grecs.

---

(1) J'ai entendu à Paris une jeune dame, née à Moscou de parens français, chanter un air russe. Il excita l'admiration de toute la société, non-seulement par la douceur de la voix qui le chantoit, mais par ses modulations agréables.

Les principaux amusemens des Russes sont :

La lutte, qu'ils appellent en leur langue, *borotie* ou *borba*. Les Athlètes, nus jusqu'à la ceinture, cherchent mutuellement à se renverser.

Le pugilat, *kulatschnyi boi*, ressemble un peu à l'exercice des boxeurs anglais. Les deux champions ne se deshabillent point; armés de gants épais, qui remplacent le *ceste* des anciens, ils cherchent non pas à se frapper, mais à se saisir.

Pour jouer le *gorodki*, ou jeu du bâton, l'on trace d'abord deux cercles. Il y a au mileu de chaque cercle cinq quilles cylindriques longues d'environ cinq à six pouces, et de trois pouces de diamètre ; quatre de ces cylindres sont posés fort près les uns des autres,

et le cinquième est par-dessus. On vise d'une certaine distance à ces cylindres, avec un long bâton. Le premier qui abat à la fois les cinq quilles, et les lance à la plus grande distance, gagne la partie.

On joue au *ballon* en hiver, afin de s'échauffer. Le ballon est de cuir, rempli d'étoupes ou de crin, et de douze à dix-huit pouces de diamètre. Les joueurs rangés en cercle le poussent avec la pointe du pied. C'est à qui s'emparera du ballon, afin de le lancer à son tour. Il se passe un long espace de temps avant qu'aucun des joueurs puisse l'atteindre, car aussitôt qu'un d'eux veut le saisir, les autres le repoussent avec leur pied.

Le *swaïka* tire son nom d'un instrument particulier avec lequel on

le joue. Cet instrument est en fer, il est dans sa partie supérieure à plusieurs faces et de deux ou trois pouces de diamètre, et se termine en pointe. On saisit le swaïka par l'extrémité pointue, et on le lance au milieu d'un anneau de fer fixé en terre, et d'environ deux pouces de largeur; si le swaïka ne s'enfonce point au milieu de l'anneau par son extrémité pointue, le coup est manqué; celui qui a joué est forcé de se tenir près du but, et de ramasser l'instrument à chaque coup, jusqu'à ce qu'un autre joueur le délivre en manquant à son tour.

La *balançoire, katschéli*, est un des principaux amusemens des Russes, pendant les fêtes de Pâques. Il y en a de différentes sortes.

Quelquefois la balançoire consiste,

comme les nôtres, en une simple planche ou une escarpolette, suspendue par des cordes entre deux poteaux. Quelquefois l'escarpolette représente une figure de cheval, de lion, ou de cerf.

D'autres balançoires consistent en deux poutres horizontales tournant sur un pivot; ces poutres sont croisées par quatre traverses de six pouces d'épaisseur. On suspend entre ces traverses des escarpolettes contenant chacune de deux à trois personnes; et toute la machine tourne circulairement.

Il y a aussi des jeux de bagues qui tournent de la même manière. Les gens riches ne s'amusent pas seulement aux fêtes de Pâques avec les ba-

lançoires, ils en ont dans leurs maisons de campagne.

Dans les fêtes impériales célébrées à l'occasion de quelque événement mémorable, tels que le couronnement d'un empereur, son mariage, la naissance d'un grand-duc, etc. on fait au peuple des distributions de vivres. Ces distributions sont plus tumultueuses que par-tout ailleurs. Un immense buffet s'élève en pyramide sur une place publique; il est rempli de volailles et de viandes de toute espèce, et couvert d'une banne de toile. Le peuple rassemblé en foule derrière une troupe de Cosaques, attend avec impatience qu'il lui soit permis d'en approcher. Au signal donné, tous se précipitent sur cette espèce

de montagne chargée de mets succulens ; des centaines de gens du peuple y montent à l'assaut, au risque de s'estropier ou de se tuer les uns les autres. On déchire la toile de toutes parts, et parvenu au faîte de l'édifice, chacun y cherche ce qui est à sa convenance. Mais ce n'est pas tout d'avoir saisi sa proie : comment descendre les mains pleines ? De là résulte que chacun jette à ses amis qui sont restés en bas, les volailles, les jambons, les gigots dont il a pu s'emparer. Les comestibles pleuvent de toutes parts, et donnent lieu dans leur chûte à de nouveaux désordres.

La distribution du vin par des fontaines jaillissantes n'est pas moins tumultueuse. Quand le trouble devient trop grand, les officiers de police em-

ploient un sigulier moyen pour l'arrêter. Ils font jouer sur les combattans des pompes qui refroidissent leur ardeur, et ont bientôt rétabli la paix. Ces torrens d'eau froide ne suffiroient peut-être pas pour les ramener à la raison; mais la force de l'eau qui sort d'un tuyau de pompe est telle à peu de distance, qu'elle renverse facilement un homme.

Les villageois russes aiment beaucoup à jouer aux osselets. Ils emploient, comme nos enfans, le petit os nommé *astragale*, qui se trouve dans les jarrets de moutons.

Ce jeu paroît de la plus haute antiquité; on en voit diverses représentations sur les vases grecs, témoin celui qui a fait partie de la collection du chevalier Hamilton. Ce vase pré-

sente une jeune fille charmante ayant un genou en terre ; sa main droite est étendue, la paume en dessous : les osselets sont rangés sur le revers et sur le bras ; elle paroît prête à jeter les osselets en l'air, pour les retenir tous à la fois.

Les Russes jouent exactement de cette manière : ils ont aussi une autre méthode, semblable à celle dont les enfans jouent aux billes. On place en rond un certain nombre d'osselets ; chaque joueur lance de loin un autre osselet, et la partie consiste à les abattre en un moindre nombre de coups.

Les personnes de qualité, même les commerçans, ont des amusemens semblables à ceux qui servent, dans le reste de l'Europe civilisée, au dé-

lassement de la bonne compagnie.

On joue aux cartes, aux échecs, aux dames, au tric-trac, au billard.

Les bals ressemblent absolument à ceux de nos grandes villes de France ou d'Allemagne.

Les Russes ont beaucoup d'aptitude pour le jeu d'échecs; les Tartares, Kalmouks ou autres, y passent un temps considérable. Leur partie est beaucoup plus compliquée que la nôtre; la *dame* joint, à sa marche ordinaire, celle du cavalier. Ainsi le *cavalier* ne pourroit, sans s'exposer à un péril imminent, donner le double échec au roi et à la reine, et faire ce coup imprévu qui souvent dérange toutes les combinaisons du joueur le plus exercé. L'estampe en regard montre deux Kal-



Kalmouks jouant aux échecs.

mouks accroupis auprès d'un échiquier, et se livrant au jeu avec une attention suivie.

Il ne faut pas moins que l'étude et les méditations que demande le jeu d'échecs, pour tirer ces peuples de leur apathie presque léthargique. Les femmes et les enfans, qui n'ont point cette ressource, fument continuellement. Le petit garçon, qui attise le feu, sur la droite de notre gravure, a la pipe à la main, et sa mère lui donne l'exemple.

Le bal des nobles, à Moscou, a lieu tous les jeudis. On n'y admet aucun roturier, à moins que ce ne soit un étranger. Deux mille personnes environ s'y réunissent. Les habillemens sont d'une richesse qui passe toute idée, et la plupart fort élégans. Il y

a peu d'années, les ornemens favoris des femmes étoient des camées : elles en portoient en bracelets, en colliers ou en diadêmes. Cette mode venoit de Paris, et l'on assure qu'elle a passé de Russie en Angleterre.

Les dames russes de distinction ont adopté, comme les nôtres, la coiffure grecque. En général, elles aiment à fondre ensemble les modes de Paris et de Londres, en prenant des unes et des autres ce qu'elles trouvent de plus convenable.

Les danses principales sont les quadrilles français, la polonaise et l'anglaise. Vers la fin du règne de Paul Ier, la walse fut défendue.

On ne paroît à ces bals qu'en grande tenue. Les hommes ont des uniformes, ou des habits richement brodés.

« La noblesse russe, dit le voyageur anglais John Carr, aime beaucoup les spectacles, mais elle fréquente peu les théâtres publics. Il y a dans presque toutes les maisons de campagne un petit théâtre particulier. Ceux des gentilshommes qui se sont établis à Moscou, loin de la cour, vivent dans la voluptueuse magnificence des anciens satrapes orientaux. Après dîner, ils ont coutume de se retirer dans une vaste rotonde, et prennent leur café, pendant un combat de chiens, de loups-cerviers et d'ours sauvages. De là ils se rendent à leur petite salle de spectacle, où des esclaves qui figurent sur la scène comme acteurs, ou dans l'orchestre comme musiciens, étonnent souvent par leurs

talens les étrangers admis à ces fêtes ».

Le dernier roi de Pologne, Stanislas, dit dans ses Mémoires que pendant les dernières années du règne de Paul Ier, les grands de Pétersbourg faisoient leur amusement favori de l'exécution de ce qu'on appeloit *tableaux-vivans*. Ces *tableaux* ne ressemblent pas mal aux *charades en action* dont s'amuse quelquefois la jeunesse parisienne. Le nombre des personnes nécessaires prennent le costume et les attitudes de quelque grand tableau d'histoire. Quand les acteurs sont posés, on lève un rideau, et les spectateurs témoignent par leurs applaudissemens la fidélité avec laquelle le fait historique est rendu. Le roi Stanis-

las atteste que les personnes de la plus grande distinction, et des étrangers de marque, entr'autres feu M. le comte Cobenzel, ambassadeur d'Autriche, ne dédaignoient point de prendre part à ces fêtes, et d'y jouer des rôles. Madame Lebrun, peintre célèbre, en étoit l'ame, et elle indiquoit à chacun son attitude et sa pantomime.

Il paroît que la noblesse de Dresde goûte aussi les amusemens de cette espèce. L'ingénieux Goëthe a fait une allusion à cet usage dans son dernier roman intitulé *Ottilie, ou le Pouvoir de la Sympathie.*

CHAPITRE XXVII.

Prisons et supplices. Description du Knout.

J'ai lu quelque part qu'un voyageur ayant été jeté par un naufrage sur une côte déserte et ayant erré longtemps sans rencontrer le moindre vestige d'habitans, aperçut enfin un homme pendu à un gibet et s'écria plein de joie : *Me voici, grâce au ciel, dans un pays civilisé!*

En effet l'existence des sociétés engendre nécessairement des crimes qui ne seroient pas connus, ou plu-

tôt qui n'auroient pas cette qualification dans l'état de nature.

Aucun des documens que j'ai sous les yeux ne m'apprend si les Russes sont plus ou moins enclins aux crimes que les autres nations. On seroit porté à croire que, malgré leur férocité naturelle, ils commettent moins de *délits*, car les exécutions et les procès criminels eux-mêmes sont très-rares. La peine de mort est absolument inconnue.

Mais cela tient d'une part à la douceur des lois criminelles, et d'autre part à ce que la plupart des sujets étant esclaves, le bâton fait justice d'une foule de délits qui, dans d'autres pays, seroient du ressort de la police correctionnelle.

La peine de mort n'existe que

parmi des hordes de Kalmouks indépendans.

Le criminel est ordinairement pendu entre deux chameaux.

Dans l'intérieur de l'Empire les peines ordinaires sont l'emprisonnement, l'exil en Sibérie, les battogues et le knout. Les battogues répondent à peu près à la bastonnade des Chinois.

Le coupable est étendu par terre, sur le ventre; on le frappe sur la partie charnue des cuisses avec deux bâtons. Cette punition s'inflige ordinairement aux militaires et aux esclaves.

La manière de passer par les verges les militaires qui ont commis un délit grave, se pratique d'une manière différente de celle qui a lieu

en

en d'autres pays. Le patient est porté sur le dos d'un de ses camarades et traverse deux rangs de soldats. Ceux-ci armés de longues baguettes frappent de toutes leurs forces sur le condamné et leurs officiers les y excitent.

Le knout s'inflige seulement pour des délits énormes, tels que l'assassinat et le vol accompagné de circonstances très-aggravantes. Les simples larcins sont punis de l'emprisonnement et plus fréquemment de la bastonnade.

La prison de Moscou est un grand bâtiment de briques; elle est entourée d'une haute muraille flanquée de tours rondes, comme les anciennes forteresses.

Les prisonniers pour dettes sont enfermés à part. Ceux qui sont re-

tenus pour des crimes, languissent dans la malpropreté. Le séjour qu'ils habitent est infect ; ils sont vêtus de haillons dégoûtans. On en enferme un si grand nombre à la fois dans une seule chambre, qu'il est étonnant qu'ils ne périssent pas tous par des maladies contagieuses.

Les misérables ainsi enfermés se corrompent au physique aussi bien qu'au moral.

L'infirmerie est tenue avec plus de soin ; les prisonniers y sont couchés sur des lits ; mais dans les autres chambres ils n'ont pour se reposer que des bancs de bois.

Lorsque M. Ker-Porter a visité ce séjour du crime, il a remarqué parmi les prisonniers sept individus qui avoient une meilleure tournure

que les autres. C'étoient des officiers convaincus d'avoir fabriqué de fausses assignations sur la banque impériale. Ils devoient subir quelque temps de prison et aller ensuite travailler dans les mines de la Sibérie.

Ceux qui sont condamnés à un simple emprisonnement de police correctionnelle, sont employés à briser des écorces d'arbre et à les réduire en poudre, apparemment pour tanner les cuirs.

Jamais en Russie la peine de mort n'est infligée même pour un assassinat; on ne connoît d'autre supplice que le knout, mais il a différens degrés.

L'exécuteur de Moscou, dit M. Ker-Porter, loge dans la cour de la prison sous une cabane de bois. Ses ap-

pointemens ne sont que de *dix roubles* (quarante à cinquante francs) par année, et cependant on dit que c'est un des hommes les plus habiles dans son état. Il se fait une exécution à peu près tous les mois.

Nous désirâmes, ajoute le voyageur, connoître l'appareil destiné au supplice du knout. L'exécuteur nous donna un échantillon de son talent, en frappant sur un bloc de bois au lieu de frapper sur un homme. Il nous montra divers instrumens de torture. L'un est une tenaille de fer avec laquelle on fend le nez des criminels; l'autre sert à marquer sur le front ou sur d'autres parties du corps, selon la sentence; il a la forme d'une brosse ronde et est garni de dents de fer.

Le *knout* est un fouet dont le manche long d'un pied environ est très-fort et garni de peau. On y attache une grosse lanière de cuir plus longue que le manche; elle se termine par une pièce de peau de buffle qui ressemble à de la corne flexible. On la change tous les vingt coups. La courroie est terminée en pointe et a trois lignes d'épaisseur.

L'exécuteur se place à quatre pas derrière le patient; ensuite, s'avançant de deux pas, il élève le terrible instrument, et frappe le criminel sur l'épaule. Dans l'expérience dont M. Ker-Porter fut témoin, le bloc de bois sur lequel on frappoit fut sillonné assez profondément pour que l'on pût placer le doigt dans l'ouverture.

Telle est l'horreur qu'inspirent aux Russes les châtimens infligés par la justice que tout autre que le bourreau n'oseroit toucher le redoutable knout, sans se vouer à l'infamie.

Ce supplice est aujourd'hui très-rare. L'humanité de l'empereur Alexandre ne permet de l'infliger dans toute sa rigueur, que dans le cas où le délit est des plus graves.

M. Ker-Porter a vu appliquer le knout à un homme qui méritoit certainement une punition exemplaire. C'étoit un cocher (Istovostchick) du comte polonais Ablenofsky. Le misérable avoit tué son maître de la façon la plus barbare.

Ce malheureux ayant contre son maître des motifs peut-être frivoles

de ressentiment, s'arma d'une *clef* de voiture, et profita d'un moment où conduisant seul le Droschky, sans être accompagné d'aucun domestique, ils passoient dans un lieu obscur et écarté. Il lui porta un coup avec cette masse de fer, puis il le saisit à la gorge et l'acheva en l'étranglant avec les rênes. Après avoir dépouillé le comte de tout ce qu'il avoit sur lui de précieux, il abandonna le cadavre et la voiture, et se sauva. Le lendemain matin, cette scène d'horreur parut au grand jour. Les soupçons se dirigèrent sur l'assassin, et il fut arrêté à peu de distance du lac Ladoga.

C'est dans une plaine ouverte et marécageuse près de la Néva, que se font d'ordinaire à Pétersbourg les

exécutions. Quelques compagnies de grenadiers sous les armes, contenoient la foule qui étoit immense.

Le criminel étoit un homme robuste et de bonne mine, ayant la barbe et les cheveux blonds. Rien dans sa personne n'annonçoit un assassin, pas même un homme capable d'un moindre crime. On le fit marcher à pied dans les rues, afin de le montrer à la populace, et de rendre l'exemple plus effrayant.

Lorsqu'il fut arrivé sur la place d'exécution, sa sentence lui fut lue. Bientôt on le dépouilla de ses habits; on ne lui laissa que son pantalon, et on le mit devant une pièce de bois plantée en terre, ayant trois cavités pour recevoir le cou et les bras. Dans ce moment, le malheu-

reux fit le signe de la croix, et prononça dévotement son *gospodi pomiloui.*

L'exécuteur l'attacha fortement à la machine avec des cordes, ensuite il commença à le frapper avec le terrible knout. Chaque coup emportoit un morceau de chair, et faisoit ruisseler le sang. Au dixième ou douzième, le patient jeta des cris affreux ; mais affoibli par la violence de la douleur, il ne poussa bientôt plus que des gémissemens.

Enfin, on eût dit que les coups portoient sur une masse insensible et inanimée.

Lorsqu'on eut frappé plus de deux cents coups, l'officier de police fit un signal, et on détacha le criminel qui ne donnoit plus aucun signe de vie.

Le bourreau le saisit par la barbe, son aide marqua le coupable avec l'instrument dont on a parlé plus haut; il lui fit au-dessous de chaque tempe des empreintes profondes, et l'on introduisit de la poudre à canon dans les blessures, afin d'en rendre les traces indélébiles.

On croiroit peut-être que la cruauté avoit épuisé tous ses tourmens, et que la justice étoit satisfaite. Il restoit encore un autre châtiment non moins terrible à infliger au coupable. On introduisit des tenailles dans les narines de l'infortuné, et le bourreau assisté de son aide les arracha avec une barbarie à faire frémir. La douleur de ce dernier supplice réveilla le patient qui depuis longtemps paroissoit mort.

Quel fut mon étonnement, ajoute M. Ker-Porter, de voir ce malheureux se relever, à la vérité, avec le secours des bourreaux, et monter dans la charrette pour retourner à la prison.

Ceux qui survivent à ces traitemens cruels sont conduits en Sibérie, et condamnés à des travaux perpétuels.

La sentence de condamnation contre cet homme portoit qu'on lui infligeroit le *knout sans miséricorde*, et dans ce cas les patiens meurent souvent sur la place, ou du moins ne tardent pas à périr de la gangrène qui se met dans leurs plaies. Tel fut le sort de ce criminel, il mourut le lendemain, lorsqu'il étoit

déjà en route pour le lieu du bannissement.

Le knout est le seul châtiment sévère qui reste des supplices innombrables qui se pratiquoient dans les premiers siècles de l'Empire. On l'infligeoit d'une manière différente, au commencement du règne de Pierre-le-Grand. Le patient étoit attaché sur le dos d'un exécuteur; ses jambes étoient soutenues par un autre, et il ne pouvoit résister. Du temps des anciens Czars l'état de bourreau n'étoit point réputé déshonorant; des marchands retirés donnoient beaucoup d'argent pour se faire recevoir au nombre des exécuteurs. Les grands-ducs de Moscovie se piquoient par fois de montrer leur

adresse à exécuter des criminels. Les progrès de la civilisation et des lumières ont bien changé cet état de choses.

CHAPITRE XXVIII.

Provinces du centre. Pologne Russe. Habitans de Tula. Progrès des Russes dans l'agriculture.

Les provinces situées au midi de Moscou, le long du Borysthènes, et dans le voisinage de la Pologne, sont les plus fertiles et les mieux cultivées.

Les différens partages de la Pologne et les événemens malheureux qui les ont amenés et consommés, sont bien connus de nos lecteurs; il est inutile de les retracer ici.

L'estampe que nous avons jointe à ce volume représente l'ancien cos-



Polonois en habit de cérémonie. *Polonoise.* *Polonois. en habit. ordinaire.*

tume des Polonais. Leur habillement est presque militaire et s'attache sur la poitrine avec deux rangs de boutons. Les femmes laissent pendre de longs rubans derrière leurs coiffures. Les paysans qui habitent la Lithuanie et en général la Pologne russe sont serfs. Leur habitation, leur costume, leur manière de vivre, annoncent la plus profonde misère. L'intérieur de leurs cabanes est presque toujours d'une saleté dégoûtante.

Les nobles sont polis, instruits, et pourroient être regardés, jusqu'à un certain point, comme les Français du nord. Ils ont une aptitude singulière à apprendre les langues, soit anciennes, soit vivantes. La plupart savent parler français, et ne conservent presque pas d'accent.

Sur la rive gauche du Borysthènes, les terres commencent à être exploitées avec beaucoup d'intelligence. Tout annonce le voisinage de l'Ukraine, cette belle contrée qui n'appartient entièrement à la Russie que depuis l'année 1654.

Tout ce pays étoit autrefois appelé *Malo-Russie*, c'est-à-dire, *petite Russie*. On le divise en plusieurs gouvernemens.

Tula, chef-lieu du gouvernement de ce nom, au sud de Moscou, est la ville de l'empire la plus renommée par ses forges et par ses ouvrages de coutellerie. Catherine II y a fondé une manufacture d'armes impériale, où l'on occupe six mille ouvriers.

Les rues sont pavées; quoique la plupart des maisons soient construi-

tes en bois, il y en a beaucoup en pierres, et le nombre de celles-ci s'augmente journellement. L'église principale est très-belle et se distingue par une colonnade de marbre blanc.

La population totale peut être de trente mille âmes : cette ville est dans une riante vallée, sur les bords de la rivière Upa. Quoiqu'il y ait peu de bois dans les environs, ils suffisent à la consommation des habitans, parce que l'on fait usage de poêles fort économiques. Quelques bûches qu'on y allume le matin, suffisent pour entretenir la chaleur toute la journée.

Les mines de fer de Tula sont considérables, elles occupent une étendue de plus de trois lieues; le filon le plus riche est du côté de l'ouest. La couche de terre supérieure est

tout au plus épaisse de quatorze pouces; elle consiste en sable mêlé d'argile, et quelquefois en sablon pur. Les fameuses forges de Demidoff, à dix lieues de Tula, en tirent le minerai.

Il n'y a peut-être pas de plus beau site en Russie que celui de la vallée de Tula, vu d'une hauteur qui la domine. Ce pays est loin d'offrir la tristesse des provinces du nord. On rencontre par-tout des caravanes venant de l'Ukraine et des bords du Don.

Déjà les campagnes offrent aux yeux du voyageur les plantes qui croissent spontanément dans les climats tempérés, le myosotis ou scorpione, l'aubépine, le pissenlit, le trèfle à fleurs blanches, la fraise des

bois, la germandrée, le polygala et l'anémone.

Plus loin, à Bogharoditz on voit les plus belles terres à blé qui existent dans toute la Russie; on croiroit voyager dans la Beauce. C'est le terrein le plus fertile de l'empire. Les routes sont si bonnes que les chariots des paysans, quoique chargés de pierres énormes, n'ont que des roues de bois sans fer.

La ville de Nikitzkoy sur une jolie hauteur étoit autrefois dans un fond marécageux et malsain; ce déplacement a été pour les habitans l'occasion d'une grande calamité. Trop paresseux pour transporter les matériaux de leurs maisons, ils y mirent le feu. L'incendie se communiqua rapidement à des tourbières d'où ils tiroient

tous leurs combustibles, et il fut impossible de l'éteindre. Aujourd'hui l'on n'a pour faire du feu d'autre matière que les restes de la tourbe que l'humidité a empêché de s'enflammer, et on la fait sécher dans le foyer avant de s'en servir.

Les cérémonies funéraires ne sont pas les mêmes en ce pays que dans le reste de la Russie. Le cercueil a un couvercle convexe en forme de canot. On ne le ferme que quand le mort est déposé dans la tombe. Toute la collection des habits du défunt, et jusqu'à ses souliers sont enterrés avec lui. On dépose également dans sa fosse un vase contenant quelque liqueur, et on place tout autour du cercueil de petites bougies, afin probablement que le mort puisse s'en ser-

vir au jour de la résurrection. Pendant cette cérémonie, les femmes jettent en cadence des cris lamentables. Les hommes font des signes de croix et se prosternent vers l'orient, en touchant de leur front les autres tombes qui se trouvent dans le cimetière.

La ville de *Kief* qui fut, il y a bien des siècles, la capitale des Czars de Russie, est située près du Borysthène, et à peu de distance des dernières acquisitions des Russes dans la Pologne.

Kief est à environ quatre cents lieues de Pétersbourg, et cent quatre-vingts de Moscou. Ce nom vient, dit-on, de l'ancien terme sarmate *Kivi* ou *Kiffi*, c'est-à-dire montagne. D'autres prétendent qu'elle a été bâtie par un prince slavon nommé *Ki*,

et l'on place cet événement à l'an 430 de l'ère chrétienne.

Quoi qu'il en soit de son origine, cette capitale a éprouvé une foule de révolutions, et elle a été plus d'une fois en proie aux maux de la guerre. Depuis, elle a beaucoup déchu de sa splendeur, et ce n'est qu'en 1782, qu'on a érigé le gouvernement de Kief.

Ce gouvernement est rempli de steppes qui sont d'excellens pâturages, et même des terres à bled d'un bon rapport. On y cultive la vigne; les vergers sont très-productifs; enfin il y a des fabriques de soieries et d'étoffes de laine, des tanneries, etc..

Les principaux produits du sol, sont le chanvre, le lin, la potasse,

l'huile de chènevis et celle de lin, le tabac, le miel, la cire, la laine et l'eau-de-vie. On y élève des chevaux et toutes sortes de bétail, et sur-tout des bêtes à cornes; on envoie des bœufs à Pétersbourg, et on en exporte un plus grand nombre en Silésie.

Un des derniers recensemens a porté à trois cent quatre vingt dix-sept mille trois cent un individus, les habitans du gouvernement de Kieff, dont 300 marchands, 11,016 bourgeois, 221,428 nobles, 159,893 paysans serfs de la couronne ou des seigneurs, et 5,264 paysans libres.

On y professe la religion grecque; le métropolitain de Kief a un coadjuteur à *Sluzk* sur les frontières, d'où il correspond avec les prêtres grecs

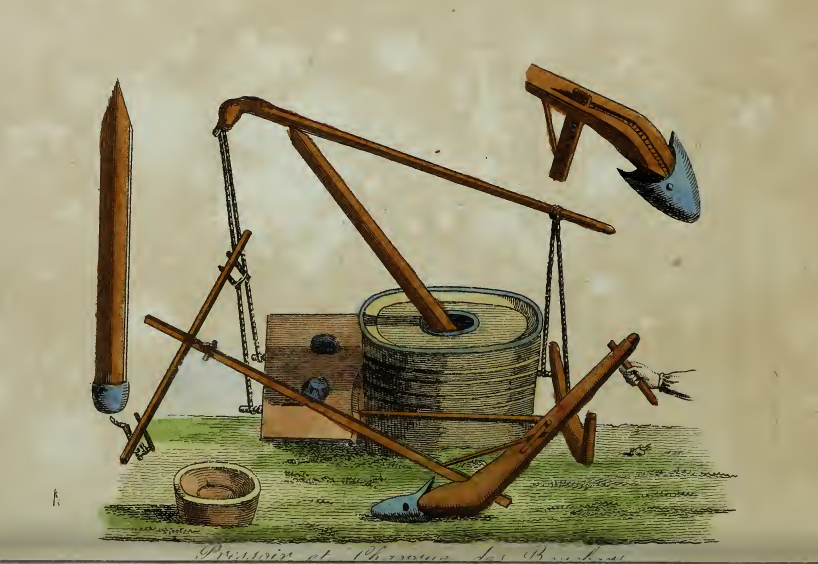
qui se trouvent dans les diverses parties de la Pologne.

C'est dans les gouvernemens de Tula et d'Orel, même dans ceux de Smolensk et deMohilof, que l'on peut acquérir des notions justes sur l'état actuel de l'agriculture en Russie.

Le docteur Clarke trace de ces belles contrées un tout autre tableau que celui qui en a été esquissé par Coxe et Gmélin. Un passage du dix-septième bulletin de la grande armée, s'accorde parfaitement avec la relation du voyageur Anglais.

Ce pays, est-il dit, dans le bulletin où l'on rend compte de la prise de Smolensk, ce pays ne ressemble plus en rien aux descriptions qu'on en a depuis quarante ans.

La charrue des Russes en général



Pressoir et Charrue des [illegible]

et sur-tout des habitans de la petite Russie et de l'Ukraine, diffère fort peu de celle qui est en usage parmi les Bouchars, et dont la planche ci-jointe offre l'exacte description. Elle se rapproche beaucoup de la charrue des Chinois, même de celle des Égyptiens.

On voit sur la même estampe un pressoir pour tirer de l'huile des différens grains qui le produisent. On écrasse les grains dans un baquet et le pilon qui les broie est mis en mouvement par un levier.

Les procédés des cultivateurs dans les provinces centrales sont simples et expéditifs; mais cette activité ne leur appartient pas exclusivement.

Le Russe est dans tout ce qu'il fait d'une agilité singulière, et a tou-

jours recours aux expédiens qui lui offrent le plus de simplicité. Veut-il enclore son champ ou sa métairie, il ne plantera point péniblement une haie, il n'élèvera point à grands frais une muraille; il coupera un nombre suffisant de petites branches dont il formera un treillage en les plantant obliquement en terre, ou bien il les disposera horizontalement en les attachant à des poteaux placés de distance en distance.

A-t-il besoin d'une planche ou d'un madrier, il abat avec sa hache un tronc d'arbre de la grosseur nécessaire, et le dégrossit des deux côtés jusqu'à ce qu'il ait obtenu une planche telle qu'il la désire. Les paysans n'ont guère, en Russie, d'autre manière de *débiter* les plan-

ches; on employoit autrefois cette mauvaise méthode jusques dans les chantiers de la marine, et il est facile de juger combien elle étoit pernicieuse pour les forêts. Peut-être un jour le bois devenant plus cher et plus rare, on emploiera par-tout le procédé infiniment plus expéditif et plus économique, de scier en long les troncs d'arbres; nous devons même ajouter qu'il existe déjà des moulins à scie près de Pétersbourg, et d'autres près de Novogorod, sur la route de l'ancienne à la nouvelle capitale.

La perte est d'autant plus grande, que le paysan russe n'emploie pas même les copeaux; il laisse perdre jusqu'aux branches qui jonchent le sol des forêts et y pourissent.

Les méthodes d'agriculture sont,

dans ce pays, d'une extrême simplicité. La charrue, comme on vient de le voir, n'a point de roue, et c'est sous ce rapport qu'elle ressemble à la charrue chinoise; il y en a de deux sortes, la charrue à hoyau *socha*, dont on fait usage dans la Livonie et l'Esthonie, et la charrue à coutre, *kossula*; l'une et l'autre sont tirées par un seul cheval.

La charrue à hoyau est pourvue, au lieu d'un *versoir*, d'une lame de fer en forme de langue, laquelle s'avance de deux côtés. La charrue à coutre ressemble à celle de France, à cela près qu'elle n'a point de roue, et que le manche a la forme d'une fourche.

La herse a des dents en bois et non en fer.

Les faulx à couper le foin ont rarement plus d'une aune de longueur; quand aux blés, on les coupe avec la faucille. Les râteaux, les fourches, les fléaux, et en général tout les instrumens d'agriculture, sont en Russie petits et légers.

Les chariots pour le transport des grains, du foin et des marchandises, sont attelés d'un seul cheval. Le *téléga*, dont se servent les laboureurs, et les voituriers en été, est une voiture légère, mais solide, et à quatre roues. Les roues ne sont pas composées de plusieurs jantes, mais d'une seule pièce de frêne, ayant trois pouces d'épaisseur et autant de largeur, et on la courbe circulairement à l'aide du feu; des rayons solidement implantés dans le moyeu,

soutiennent cette jante unique. Le corps de la voiture est d'une contexture légère; les ridelles sont de frêne et courbées en demi-cercle. Ces sortes de chariots, qui ressemblent à des corbeilles, supportent un poids de dix à douze quintaux, et souvent de plusieurs milliers. Lorsqu'on veut y charger des objets pesans, tels que du sucre, du café, du suif en branches, etc; on renverse le *téléga* sur le côté, on y attache les barriques, et ensuite on redresse le chariot à l'aide de leviers (1).

Le *rospuska* est un attelage plus pesant, on ne s'en sert que pour le

(1) Les voitures dont on sert en Chine pour le transport du charbon de terre ont précisément la forme des chariots russes. Voyez la *Chine en miniature*, tome VI, p. 66.

transport des bois de construction, ou à brûler, des gerbes de bled et de la farine dans les villes peu éloignées; il est trop lourd pour de longs voyages. Les roues sont formées de plusieurs jantes de bois de hêtre. L'essieu porte deux longues pièces de bois réunies aux extrémités, sur lesquelles est posée une planche large et épaisse. Les *rospuska* diffèrent particulièrement de nos chariots, en ce qu'ils n'ont point de ridelles.

En Finlande, on se sert pendant l'été de chariots à deux roues, ou bien on porte tout simplement les marchandises sur deux longues perches qui traînent à terre de chaque côté du cheval; on a soin seulement de les réunir par leur extrémité, afin qu'elle ne s'écartent point.

Nous avons donné dans une des figures du tome premier (1), la représentation de ce bizarre équipage, sur lequel on porte quelquefois des fardeaux très-embarrassans par leur poids, ou leur volume, par exemple, des veaux ou des moutons vivans.

Les voituriers russes marchent d'ordinaire à pied à côté de leur cheval; les Finnois ont l'inhumanité de charger encore ce pauvre animal de leur poids.

En hiver, tous les transports se font par des traîneaux, nous en avons parlé ailleurs.

La coupe des foins a lieu au mois de juillet; on en fait de grosses meules.

L'espèce de bled que l'on recueille principalement dans le gouverne-

(1) En regard de la page 110.

ment de Pétersbourg, est le seigle d'hiver; viennent ensuite l'orge et l'avoine. Le froment et le seigle d'été sont moins cultivés. Le bled sarrasin et les pois réussissent rarement parce qu'ils craignent la gelée. On cultive beaucoup de choux, mais ils n'acquièrent pas beaucoup de grosseur. Les pommes de terre ne se trouvent que dans les colonies allemandes.

Le seigle d'hiver se sème aux mois d'août et de septembre; la moisson commence en juillet. C'est au mois de mai qu'on sème l'orge et l'avoine. Le premier de ces grains est mûr dans quelques endroits au bout de onze semaines; ailleurs on ne le recueille qu'au bout de quinze semaines, et c'est à la même époque que l'on récolte l'avoine.

En ce pays on ne conserve point le blé dans des granges, mais dans des sacs de nattes : ainsi, il est nécessaire de le sécher avant de le battre, afin de le préserver des vers. L'étuve destinée à cette opération est une chambre de bois quarrée ; elle a ordinairement trente pieds de longueur et quatorze de hauteur. On pratique dans les parois des ouvertures bouchées avec des volets à coulisses. Dans l'intérieur sont plusieurs rangées de planches placées transversalement, sur lesquelles on étale les gerbes pour les faire sécher. Il y a sur un des côtés un four de maçonnerie (1), où l'on entretient un petit

(1) En Finlande, le four est dans l'étuve elle-même, et on y met le bled tout battu.

feu. La chaleur qui en résulte dissipe l'humidité du blé. La vapeur et la fumée s'échappent au dehors par des ouvertures. Cette opération exige vingt-quatre ou quarante huit heures, selon la grandeur de l'étuve.

Les gerbes ainsi séchées sont battues en hiver, on vanne ensuite le grain. On assure que ce procédé a un grand avantage : le blé ne se gâte point, même dans les voyages de mer, et il conserve la faculté de germer.

Les grains ou la farine se conservent dans des sacs quarrés d'écorce d'arbre, appelés kouli; ils contiennent environ trois cents pesant de froment ou de seigle.

Le chanvre et le lin se cultivent en Russie comme dans le reste de l'Europe. Nous observerons seule-

ment, que le lin réussit mieux en Russie qu'ailleurs. Les cultivateurs de la ci-devant Belgique et de l'Irlande font venir de la graine de lin de Riga, afin de renouveler leurs semences, parce qu'elles dégénèrent sur leur sol, quoique la plante produise un fil d'une grande beauté.

Il y a des cantons où les femmes se livrent seules à l'agriculture, pendant que les hommes s'occupent à d'autres travaux lucratifs.

Une bonne partie des cochers et des domestiques qui se mettent, à Pétersbourg, au service des marchands étrangers, sont des paysans d'Archangel, qui font communément, tous les trois ans, pendant l'hiver, un voyage pour retourner auprès de leurs femmes.

Les

Les villageois de Rostoff viennent au printemps, à Pétersbourg et à Moscou; ils y cultivent des jardins, et fournissent la ville de fruits et de légumes. Il vient en outre tous les ans à la ville, pendant l'été, une foule innombrable de gens de campagne qui gagnent leur vie en qualité de commissionnaires, de frotteurs et de maçons. Ces derniers retournent habituellement chez eux au commencement de l'hiver, et dans cette même saison, il en vient d'autres en moindre nombre, dont le métier est de conduire des traîneaux de louage.

De cette manière, les soins du ménage reposant entièrement sur les femmes, toutes les fois qu'un paysan devient veuf, s'il a un fils

en âge d'être marié, il lui donne bien vite une femme, afin que la maison reste sous l'inspection d'une bonne travailleuse.

En hiver les femmes et les filles s'occupent à filer, et à faire de la toile, soit pour leur consommation intérieure, soit pour la vendre comme marchandise; la toile de lin est le principal objet de leurs spéculations.

On ne fait usage de chandelles que dans les maisons des paysans riches. Les autres brûlent des morceaux de sapins résineux; ils n'ont point d'autre luminaire pour s'éclairer dans leur chaumière, dans leur étable et dans les rues. Comme ils ne sont pas très-prudens, les incendies sont très-communs. Souvent

des villages entiers sont brûlés, avec des quantités considérables de marchandises, lorsque les voituriers qui les transportent y ont passé la nuit. Souvent les voituriers sont eux-mêmes les premiers auteurs du mal. Au lieu d'éteindre avec soin la torche qui leur a servi, ils la jettent encore toute allumée dans le premier endroit venu.

CHAPITRE XXIX.

Suite des provinces méridionales. Malo-Russes. Woronetz, etc,

« Au sud de Moscou, dit le docteur Clarke, la Russie ressemble à un véritable Eden. Le sol est fertile, et couvert de riches moissons. D'immenses pâturages nourrissent de superbes troupeaux. Vers la fin de l'été, les routes sont fréquentées par des caravanes qui portent à Moscou et Pétersbourg toutes sortes de provisions » (1).

(1) Cet ouvrage a paru en 1811, et *sous ce rapport*, le témoignage de l'auteur ne pourroit être suspect.

Ces caravanes se composent en général de trente ou quarante chariots ; elles transportent de l'eau-de-vie, de la laine, du bled et diverses denrées.

On conduit ainsi des troupeaux de bœufs et de vaches, de chevaux, de chèvres, de moutons et de porcs. Les conducteurs sont des Malo-Russes, des Cosaques, et d'autres habitans de la petite Russie et de l'Ukraine.

Dans les provinces méridionales les costumes, sur-tout ceux des femmes, offrent de grandes variations. Les habillemens des hommes sont à peu près les mêmes dans tout l'Empire, excepté parmi les tribus tartares, et celles du Caucase.

Les Malo-Russes diffèrent absolu-

ment des habitans de la Russie proprement dite. Leurs traits ont beaucoup de rapports avec ceux des Polonais et des Cosaques. Ils sont d'une taille plus robuste, et ont une physionomie plus heureuse. Ils sont plus propres, plus industrieux, et sont moins abrutis par la superstition. Leur langage diffère autant du russe que le dialecte des provinces méridionales de la France diffère de la langue qu'on parle à Paris.

Les chariots qui composent leurs caravanes sont traînés par des bœufs, et ils parcourent sept ou huit lieues par jour. Ils font halte le soir dans une plaine, auprès d'un étang. Les voitures sont rangées en cercle, et on laisse paître librement les animaux; les hommes se reposent sur la dure,

ou se mettent à fumer. S'il passe une voiture, ces bonnes gens ôtent leurs bonnets et saluent les voyageurs.

Le premier établissement des Malo-Russes que l'on rencontre en venant de Woronetz est *Locova Sloboda*. Les maisons des paysans sont blanchies à neuf tous les ans, il y règne tant de propreté qu'on se croiroit transporté tout à coup de Russie en Hollande.

Le plancher, les murailles et jusqu'aux solives qui forment le toit sont lavés régulièrement. Les tables, les bancs sont frottés avec soin. Les cours, les écuries, tout en un mot annonce l'industrie et la propreté. On ne voit dans les cuisines ni cette saleté, ni cette fumée qui infectent les cabanes des villageois

russes, l'embouchure même des poêles est d'une propreté extrême. Les ustensiles de ménage sont brillans. Nulle part on ne voit ni ordures, ni vermine.

Ces paysans élèvent de la volaille et possèdent des bestiaux en abondance. Auprès de chaque cabane est un petit verger.

Les femmes Malo-Russes portent un jupon quelquefois d'une seule pièce, ou de deux morceaux attachés par derrière et par devant, comme si c'étoient des tabliers. Souvent les jupons sont à larges carreaux, bleus, blancs, ou d'autres couleurs tranchantes en forme de damier.

Les filles ont des colliers de verroteries de plusieurs rangs. Les hom-



1 2 3

Paysans de la petite Russie en habits d'été.

Vieille femme. Jeune fille. Villageois.

mes et les femmes ont les doigts chargés de bagues des pierres fausses (1).

Les jeunes filles ont la tête nue, ou portent un simple bandeau soutenant un bouquet de fleurs. Les femmes se coiffent avec des bonnets de drap d'or; celles qui sont plus âgées roulent autour de leur tête un large mouchoir dont les extrémités pendent par derrière.

Un objet de parure très-recherché de ces femmes consiste en vieilles pièces de monnaie ou en jetons qu'elles enfilent et laissent flotter derrière leur nuque.

Les hommes ont un haut bonnet garni de poils, des bottes et des vê-

---

(1) Voyez la planche ci-jointe.

temens très-amples, à la manière asiatique.

La langue de ces peuples est harmonieuse et abonde en diminutifs. Leurs instrumens de musique sont la musette et une double flûte de roseau. Ces flûtes ont six pouces de longueur et ne sont pas plus grosses qu'une plume d'oie; on souffle dans les deux à la fois. Cette manière de jouer de la flûte est fort ancienne; on en voit de nombreux exemples dans les bas-reliefs antiques et dans les monumens d'Herculanum.

Les Malo-Russes aiment passionnément la *guimbarde* et tirent des sons assez doux de cet instrument d'ailleurs si aigre et si discordant.

Ils ont peu de vin, et font une

grande consommation de bière, d'hydromel et d'eau-de-vie.

Dans tout le midi de la Russie, les routes sont excellentes, à moins qu'il ne soit tombé de fortes pluies : on y voyage avec plus de facilité et de rapidité qu'en aucun pays du monde. Un voyage de Moscou à Zaritzin, Astracan, et delà, le long de la chaîne du Caucase jusqu'au détroit de Taman, peut être considéré comme une promenade d'été. On trouve toujours de bons chevaux tout prêts; les routes passent sur un terrein extrêmement ferme, et couvert de gazon. En hiver, on voyage avec encore plus de facilité à cause des traîneaux.

On prétend, en Russie, que les routes qni conduisent à la Crimée

sont infestées de brigands. Ces rapports sont exagérés. Cependant, il existe des bandes de voleurs. L'arme la plus dangereuse qu'ils emploient consiste en un boulet de canon, du poids de deux livres, attaché à une forte courroie, à l'extrémité de laquelle est un long manche. Ils tournent ce boulet comme une fronde, et le lancent à une distance prodigieuse.

Ces misérables, au lieu de *scalper* le crâne comme les sauvages américains, enlèvent la peau des jambes, et dépouillent les pieds de leurs victimes : ils appellent cela faire des *bottes rouges*.

Plus on s'avance dans le midi de la Russie, et plus l'on voit s'effacer les traits caractéristiques des Russes; le peuple des campagnes est moins

enclin au vol, à la fraude et à la dissimulation.

Le Cosaque, faisant la guerre hors de son pays, ne respire que le pillage, parce que la maraude fait partie de l'espèce de discipline à laquelle il est accoutumé; mais il n'en est pas ainsi dans ses foyers, lorsqu'il vit auprès de sa famille. L'étranger, voyageant parmi les Cosaques, est bientôt convaincu qu'il ne sauroit trouver ailleurs plus d'hospitalité ni de probité.

Les Malo-Russes ne ferment, dit-on, jamais ni leurs portes, ni leurs coffres; on peut envoyer à cent lieues de distance une caisse ouverte, sans rien perdre de ce qu'elle contient. M. Rowan, banquier de Moscou,

voyageoit snr les bords du Don; sa voiture se brisa, et il fut obligé de l'abandonner. Les braves paysans relevèrent sa voiture, et la lui amenèrent à Taganrock avec tout ce qu'elle renfermoit.

Les rives du Don sont couvertes d'une multitude d'arbres fruitiers et de plantes qui ne se plaisent que dans les climats chauds.

Il paroît que les anciens, en donnant à ce beau fleuve le nom de *Tanaïs*, ne s'éloignoient pas beaucoup de la prononciation qu'il a encore dans le pays. Les Cosaques prononcent *Danaetz* ou plutôt *Tdanaets*; il est difficile de concevoir par quelle bizarrerie on a réduit ce mot au monosyllabe *Don*.

Woronetz est situé au confluent de ce fleuve et de la petite rivière Woronetz.

Lorsque Pierre-le-Grand vint dans cette ville pour présider à la construction de son premier vaisseau de guerre, elle renfermoit tout au plus une centaine de maisons de bois. Aujourd'hui c'est une très-jolie ville, et elle fait un grand commerce. Le cours du fleuve établit une communication facile entr'elle et la mer Noire. Tous les ans des vaisseaux chargés de grains partent pour Tscherkaskoy, la capitale des Cosaques du Don, et ils font ce trajet en deux mois. Pendant l'été, les traîneaux apportent à Woronetz les diverses denrées de la Crimée et de la Turquie. Ses marchands vont chercher des four-

rures en Sibérie et les portent ensuite jusqu'à la foire de Francfort.

Woronetz est situé de manière à réunir tous les avantages des climats chauds et des climats froids ; pendant l'été son sol produit presque toutes les plantes des latitudes les plus méridionales. Le melon d'eau y croît en pleine terre.

Cependant on passe par les extrêmes les plus opposés de la température ; en hiver le froid est quelquefois de 30 degrés au thermomètre de Réaumur, et pendant l'été la chaleur est de 28 degrés.

Les habitans ont, comme ceux de Moscou et de Pétersbourg, de doubles fenêtres et de grands poêles dans leurs appartemens.

On attribue la fertilité extraor-

dinaire de l'Ukraine, à l'abondance du salpêtre que contient la terre dans son sein. On en voit des efflorescences à la surface du sol, et il y a dans plusieurs endroits des ateliers pour l'exploiter.

La vigne réussit à Woronetz, mais le raisin ne vient pas toujours à maturité, on le consomme en fruits et l'on aime mieux tirer à grands frais du vin de la Crimée et sur-tout celui des Cosaques du Don. Gmélin a fait d'inutiles efforts pour engager les habitans de Woronetz à fabriquer du vin de leur cru.

Le vin des Cosaques du Don se sert sur un plateau rempli de glace; on en fait fondre un morceau dans le vin pour le rafraîchir. Ce vin est léger, agréable et mousseux comme

le Champagne; il a, dit-on, le bouquet de celui de Bourgogne.

Le meilleur vin se recueille cent lieues au-dessus de Woronetz. Quatorze bouteilles coûtent un rouble et demi.

Pierre-le-Grand avoit entrepris d'établir à Woronetz un immense jardin botanique. Ce n'est plus qu'un bois touffu de chênes et autres arbres forestiers; les broussailles et les ronces en rendent le passage presque impraticable. Le jardin devoit servir à des expériences sur la culture de diverses plantes utiles; mais cette sage institution a été abandonnée.

Des eaux stagnantes, que laisse près de la ville le débordement annuel de la rivière, en rendent le séjour malsain dans le printemps et

l'automne. Les habitans sont sujets à des fièvres tierces et quartes qui deviennent épidémiques et attaquent à la fois plusieurs centaines d'individus.

Le défaut de remèdes convenables et encore plus l'usage de nourritures malsaines, telles que viandes et concombres salés, font quelquefois dégénérer ces accès en une fièvre continue, en hydropisie, ou en consomption.

La viande fraîche est en effet très-rare, mais le poisson est abondant. La rivière de Woronetz et le Don fournissent une quantité prodigieuse de carpes, de tanches, de brêmes, d'ablettes, de truites, de lamproies, de perches et de brochets. Ces derniers poissons fourmillent dans les

rivières et parviennent à une grosseur démesurée ; quoique leur chair soit très-bonne, le trop d'abondance la fait mépriser, et il n'y a guères que la basse classe du peuple qui s'en nourrisse.

De nouveaux bâtimens s'élèvent tous les jours à Woronetz ; les fauxbourgs se joignent insensiblement à la ville. De petites lanternes attachées de distance en distance à des poteaux, éclairent pendant la nuit. Les rues sont larges, mais non pavées.

L'arsenal bâti par Pierre-le-Grand existe encore, mais on le laisse dégrader faute de réparations. La petite île où ce monarque célèbre lança son premier vaisseau de guerre, est abandonnée aujourd'hui à des gens

qui font métier d'écorcher des animaux pour en obtenir la graisse. Les ossemens et les cornes des cadavres répandent une odeur fétide. Quelle différence du temps où Pierre Ier, méditant la conquête de la mer Noire, remplissoit en cet endroit les fonctions de souverain et de charpentier? Il a bâti de sa propre main une petite baraque en bois et une petite église en face de l'arsenal.

Le sel que l'on consomme à Woronetz, se tire d'un lac salé fort remarquable dans le voisinage de Saratof. Les eaux sont tellement imprégnées de sel, que tout objet qu'on y laisse séjourner quelque temps est bientôt couvert de jolis cristaux.

Paulowski, sur la rive orientale du Don, a été fondée par Pierre-le-

Grand en l'honneur de St Paul. Cette ville s'élève sur une côte sablonneuse; et elle fut destinée dans l'origine, à servir de frontière contre les Tartares et les Turcs. Le Czar y établit un jardin de botanique dont il ne reste plus le moindre vestige.

Les routes sont bien changées, dit un voyageur anglais, depuis que Gmélin et d'autres ont parcouru cette partie de la Russie; elles sont beaucoup meilleures, ce pays est plus fréquenté, plus riche et mieux cultivé.

La poste est entretenue avec une régularité admirable.

Les forêts sont remplies d'ours, de loups, de renards, de martres, de lièvres, de belettes, d'hermines et d'écureuils. Les oiseaux les plus com-

muns sont des cygnes sauvages, des grues, des cigognes et des oies; ce sont des oiseaux de passages; ils arrivent vers le printemps, aux embouchures du Don, et suivent le cours du fleuve : en hiver ils s'en retournent par la même route. On y voit aussi des pélicans qui établissent leurs nids dans les petites îles de la rivière. Ils pondent deux œufs blancs et de la grosseur de ceux du cygne; si on les dérange pendant l'incubation, ils jettent leurs œufs dans l'eau, et les retirent ensuite fort adroitement avec leurs larges becs, quand le danger est passé. Ces oiseaux ne vivent que de poisson, et en détruisent une incroyable quantité. Les gens du pays assurent que les pélicans se liguent

pour la pêche avec les cormorans. Le pélican étend ses larges ailes et trouble la surface de l'eau; le cormoran excellent plongeur, force les poissons de remonter à la superficie, le pélican continue de battre des ailes, et pousse sa proie vers les bas-fonds, où il est facile de s'en emparer; mais quelquefois les oiseaux ravisseurs,

Réunis au butin, divisés au partage;

se livrent à leur tour des combats furieux.

CHAPITRE XXX.

Notice sur les Grecs établis en Russie, les Moldaves, les Valaques et autres réfugiés.

Avant de suivre les bords du Don, et d'offrir à nos lecteurs le tableau des peuples qui les habitent; disons quelques mots des étrangers qui se sont établis sur les frontières voisines de la Turquie.

Quoique les Russes appartiennent à l'église *grecque*, leur rite n'est cependant pas tout-à-fait le même que celui des Grecs proprement dits. Il y

a d'ailleurs entre les deux nations des différences fort remarquables.

M. Clarke a tracé le parallèle suivant, entre les Grecs et les Russes.

Le Russe, même d'un rang élevé au dessus des paysans, ressemble à ces figures que les enfans taillent grossièrement avec un morceau de bois, et qui se tiennent difficilement en équilibre. Le Grec, au contraire, est agile et souple comme un serpent; il prend avec facilité toutes les postures imaginables. Toujours ferme et d'aplomb sur ses pieds, il semble que si on le poussoit avec violence, il retrouveroit son équilibre.

Les traits des Grecs peuvent être comparés à ceux des Portugais et des Français : ils ont les cheveux



1. Profil d'un Russe.
2. Profil d'un Grec.
3. Chaussure d'écorce.
4. Flûte de paysan.

et les yeux noirs des premiers, et le regard assuré des derniers.

» En général les hommes parmi les Grecs ne sont pas beaux ; leur stature est petite, mais bien proportionnée. Le Russe est également d'une stature médiocre, mais sa physionomie est tout le contraire de celle du Grec ; le premier offre dans son profil une concavité très-remarquable. Cette concavité est encore plus apparente chez les paysans, à cause de la saillie de leur barbe touffue, et de cheveux qui s'avancent sur le front : *oraque sunt longis horrida tecta comis* (1).

(1) Voyez la planche, fig. 1ere. Dans la seconde on voit le *labki*, ou chaussure d'écorce. La troisième offre une flûte de roseau dont il sera parlé plus bas.

« Le profil du Grec est au contraire convexe ; il y a entre le nez et la bouche une distance considérable. Le Russe n'offre pas ce même écartement entre le cartilage inférieur du nez et la lèvre supérieure.

» Le Grec a presque toujours la bouche large, les lèvres épaisses et de grosses dents ; il a le front bas et le menton petit, son nez participe de la convexité de la face, il est plus arrondi que le nez aquilin ordinaire, trait caractéristique des Romains. »

On trouve dans le gouvernement de Nikolajewsk et dans celui d'Ekaterinoslaw des colonies de Valaques, de Hongrois, de Bulgares, d'Albanais, d'Arnautes et de Moldaves. C'est vers l'année 1753 qu'ils ont commencé à y former des établisse-



Calmouk. *Cosaque.*



mens. Ils étoient déjà assez nombreux en 1764, pour que l'on en créât une milice.

Les Moldaves et les Valaques établis en Russie, ne sont pas seulement de malheureux paysans qui ont voulu se soustraire à la tyrannie de leurs seigneurs, et en changeant de pays n'ont peut-être fait que changer le genre de leur misère; on voit encore dans diverses parties de l'empire russe, et particulièrement dans les deux capitales, des Boyars ou princes moldaves, et des nobles de la Valachie. Devenus suspects aux pachas turcs, ils sont allés chercher un refuge chez leurs ambitieux voisins, qui convoitent depuis long-temps la possession de ces riches provinces.

La Moldavie et la Valachie ont été presque entièrement conquises par les Russes, en 1810 et 1811. Il paroît qu'aujourd'hui leurs troupes évacuent ces contrées; la Turquie vient d'envoyer à Iassi et Bucharest de nouveaux Hospodars. Quant aux Boyars, qui administroient le pays au nom de l'empereur de Russie, la plupart sont obligés de s'expatrier, de peur d'encourir le juste ressentiment des Turcs.

M. Damame a dessiné à Pétersbourg, des Boyars ou princes de Moldavie et leurs femmes; leur costume est d'une grande richesse, et représenté fidèlement par les figures ci-jointes.



Princesse de Moldavie.   Prince Moldave.



CHAPITRE XXXI.

Cosaques du Don. Ville de Tscherchaskoy, capitale des Cosaques. Cosaques de Kasankaïa.

Je ne sais, dit un voyageur anglais, d'où est venu l'opinion accréditée, que les Cosaques sont d'origine polonaise. Il y a plus de neuf cents ans qu'ils sont reconnus comme un peuple distinct. On voit, dans les écrits de Constantin Porphyrogénète, que leur nom s'est transmis jusqu'à nous sans aucune altération; il le donne à une tribu, située près du Mont-Caucase. « Au-delà du pays des Pa-

pagiens, dit-il, est la contrée appelée Casachie; au-delà de ce pays des *Casaches* sont les sommets du Mont-Caucase (1). »

Jonas Hanway regarde les Cosaques du Don, comme des espèces de Tartares. Storch qui a approfondi la question, tout en admettant la ressemblance de ces peuples avec les Tartares, par leur manière de vivre, leur constitution physiqne et les traits de leur visage, assure qu'ils sont d'origine russe. Scherer, qui a consacré tout un ouvrage à l'examen de l'histoire des Cosaques (1) leur

(1) Chapitre 42, pag. 133, édition de Leyde, 1611.

(2) Annales de la petite Russie, tome 1er, pag. 17, Paris 1788.

attribue une origine commune avec celle des Polonais..

» La langue des Cosaques, dit-il, est un dialecte de la Polonaise, comme celle-ci, l'est de l'Esclavon ». Il raconte d'après les annales de la Russie par Nestor, un événement qui paroît controuvé. Un prince Russe et un prince Cosaque combattant l'un contre l'autre à la tête de leurs armées, résolurent de terminer leurs différens par une espèce de pugilat. Le Cosaque fut assassiné par le Russe, et cet événement fut suivi de la conquête du pays des Cosaques.

Il suffit, dit un voyageur anglais, d'avoir vu les Cosaques et d'avoir vécu quelque temps avec eux, pour se convaincre qu'ils n'ont rien de commun avec les Russes, si ce n'est

la langue qu'ils parlent actuellement, et qu'ils n'ont vraisemblablement adoptée que lorsque la religion de leurs vainqueurs s'est introduite parmi eux.

Voici au surplus de quelle manière les Cosaques du Don racontent l'origine de leur établissement. Un parti nombreux de leurs chasseurs erroit le long de la chaîne du Caucase, lorsqu'ils rencontrèrent vers l'orient une horde étrangère; cette dernière troupe se composoit d'émigrés polonais, chassés de leur pays par la persécution des nobles; ils alloient se joindre aux Persans contre les Turcs. Les Cosaques les dissuadèrent de ce long voyage, et les firent consentir à retourner avec eux vers la ville de Tscherkaskoy, où ils trouveroient un

asyle; ajoutant qu'ils attaqueroient ensuite de concert la forteresse d'Azof.

Grâce à ce renfort et à quatre pièces de canon qui constituoient alors toute leur artillerie, ils s'emparèrent en effet d'Azof. C'est sans doute de cette alliance qui donna pour la premiere fois aux Cosaques un certain rang parmi les nations en guerre avec la Turquie, qu'est venue l'opinion erronée suivant laquelle les Cosaques auroient eux-mêmes émigré de la Russie.

Les Cosaques sont d'ailleurs un mélange de diverses nations, principalement de Circassiens, de Malo-Russes et de Russes, mais aussi de Tartares, de Polonais, de Grecs, de Turcs, de Kalmouks et d'Arméniens. Dans la seule ville de Tcherchaskoy,

et dans la même rue, on peut voir à la fois tous ces hommes de nations diverses, ayant chacun le costume de leur pays.

Ils disent que leur ville a été fondée par des réfugiés Grecs que l'on refusa de recevoir à Azof. Ils remontèrent le fleuve jusqu'à l'île où se trouve leur établissement actuel. Le nom de la ville signifie: le petit village des *Tscherkess* ou Circassiens. Cette espèce de hameau bâti par une troupe d'aventuriers est devenu par la suite une cité populeuse; les habitans ont sans cesse attiré à eux les Circassiens, leurs voisins. Vers le milieu du dixième siècle, les Cosaques avoient atteint déjà les frontières de Pologne.

Leur première expédition de quel-

que

que importance eut lieu en 948; l'empereur Grec les employa en qualité de mercenaires dans sa guerre contre les Turcs. Leur adresse à tirer de l'arc, leur fit donner le nom de Chozars, d'où est venu celui de *Kasakia* que Constantin Porphyrogénète donne à leur pays.

On les distingue, d'après les établissemens divers qu'ils ont formés, en Cosaques Malo-Russes, Cosaques du Don, de la Mer Noire, du Volga, de Grebenskoy, d'Orenbourg, des Monts-Oural et de Sibérie. Ils s'étendent encore sous d'autres dénominations jusqu'aux montagnes de la Chine et à l'océan oriental.

Rien n'a plus contribué à augmenter la colonie des Cosaques du Don,

que la liberté dont ils jouissent. Ils détestent les Russes, et peut-être viendra-t-il un jour où connoissant mieux leurs forces, ils feront sentir leur puissance. Plus d'une fois ils se sont révoltés, notamment à la fin du dix-septième siècle, et au commencement du dix-huitième.

Storch dit expressément que l'histoire de ces rébellions est assez intéressante pour occuper nos historiens modernes (1).

Ils avoient un usage fondé sur une excellente politique, c'étoit d'accorder tous les priviléges dont ils jouis-

(1) Les intelligences de l'Hetman des Cosaques Mazeppa avec Charles XII auroient pu devenir fatales au Czar Pierre, si les desseins de Mazeppa n'eussent été déjoués à temps.

sent aux prisonniers de guerre qui veulent se fixer parmi eux.

En 1579, ils fournirent pour la première fois des corps auxiliaires aux armées russes; l'année 1734, vit s'établir leurs premières colonies sur le Volga.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, un essaim de Cosaques se fixa sur les bords de la Samara, de l'Uï et de l'Oural, jusqu'aux frontières des Kirguis. La colonie la plus puissante fut celle qui s'établit sur les bords de la mer Caspienne, à l'embouchure de l'Oural, vers le commencement du quinzième siècle. Cette branche des Cosaques du Don, prit une part fort active à la rébellion du fameux Pugatchef. Ces Cosaques se nommoient Jaïks; le gou-

vernement russe pour les punir de cette révolte, changea leur nom, celui de leur capitale, et celui de la rivière elle-même.

La branche la plus remarquable des Cosaques du Don est celle qui a pénétré en Sibérie. Cette horde se mit en marche vers l'orient, au seizième siècle. Six ou sept mille hommes conduits par l'Hetman Jermak pénétrèrent dans la Pernie, et découvrirent le pays que nous appelons communément Sibérie. Ils avoient gagné les Monts-Oural, lorsque les Cosaques furent effrayés à la vue de ces vastes déserts, habités par une nation sauvage et inconnue.

L'intrépide Jermak harangue sa petite armée, franchit les montagnes en chassant devant lui une

nuée de Tartares, poursuit ses conquêtes jusqu'aux rivières de Tobol, d'Irtykch et d'Ob, et termine cette mémorable expédition par la soumission de toutes les tribus qui habitoient entre les monts Oural et la chaîne Altaïque.

Cependant les braves Cosaques avoient souffert tant de pertes, et ils avoient tant d'obstacles à surmonter pour conserver la possession d'un si vaste territoire, qu'ils furent contraints de recevoir le joug que leur imposèrent les Russes. En 1581, par une capitulation formelle, Jermak fit l'abandon de ses conquêtes au Czar Ivan, lequel en récompense de ses services, de ses talens et de son courage, non-seulement lui par-

donna, mais lui accorda de grandes distinctions.

Les Cosaques de Tscherckaskoy font un commerce très-varié. Les principaux articles d'exportation sont : le poisson, le fer, le caviar et un peu de vin, quoiqu'en général ils ne recueillent point de vin au-delà de leur consommation. Ce vin ressemble au Bourgogne et mousse comme le Champagne ; lorsqu'il est vieux il se vend dans Tscherckaskoy, à raison de quatre francs la bouteille, il y en a du blanc et du rouge. Si on laissoit aux raisins le temps de mûrir (1), et si on prépa-

(1) Pour qu'un climat soit favorable aux vignobles, il faut que les grains du raisin mûrissent en même temps. C'est pour cela que la

roit le vin avec plus d'art, ce seroit peut-être le meilleur du monde.

Les Cosaques ne font presque pas usage de tabac, et ils vivent très-vieux.

La manière de vivre dans leur capitale est fort agréable. Les amusemens publics tels que les bals et autres parties de plaisir n'y sont pas inconnus. Quelques-uns ont des bibliothèques de bois d'acajou fermées avec des verres de Bohême, et contenant un certain nombre de livres. Une propreté extrême règne sur leurs personnes et dans l'intérieur de leurs maisons.

---

chaleur des régions équatoriales ne permet pas d'y recueillir du vin, les premiers grains d'une grappe sont déjà pourris avant que les autres soient développés.

La coiffure des femmes mariées ressemble à la mitre d'un évêque; elle est toute garnie de perles. C'est dans cette partie de leur habillement que les femmes déploient leur richesse. Des voyageurs anglais ayant demandé à la maîtresse de la maison où ils étoient logés, quelques épingles pour attacher une collection d'insectes, furent bien surpris de voir cette femme qui n'avoit ni bas ni souliers, ouvrir une boîte où il y avoit des perles pour plus de deux mille roubles.

Jamais, dit M. Clarke, je n'ai vu de Cosaques avec des habits sales. Ils ont les mains propres, la tête exempte de vermine, les dents blanches et la peau d'une netteté extrême. Polis dans leurs manières,

instruits, généreux, exerçant l'hospitalité avec désintéressement, pleins d'humanité pour les pauvres, bons maris, bons pères; excellentes femmes, filles chastes et vertueuses; fils braves et soumis; tels sont en général les habitans de Tscherckaskoy.

Lorsque les Cosaques ont des disputes entr'eux, ils se battent à coups de poing et avec beaucoup d'acharnement, mais sans se servir jamais de couteaux, de poignards ni d'autres instrumens tranchans.

On cite à ce sujet une anecdote singulière. Teplof et Gelagin, conseillers privés de Catherine II, étoient en présence de l'Impératrice, lorsqu'on annonça à cette princesse qu'un moine cosaque venoit d'être arrêté pour avoir à la

suite d'une violente querelle, coupé la gorge à sa maîtresse qui étoit enceinte. Teplof soutint que ce monstre n'étoit pas un cosaque. Gelagin offrit de parier le contraire; Teplof accepta la gageure et la gagna. On lui demanda ensuite sur quoi il avoit fondé un semblable pari. C'est, répondit-il, que jamais un cosaque ne frappe une femme; si par hasard cela arrivoit, il se serviroit de ses mains, et non d'un couteau.

La ville de Tscherkaskoy, sur le Don, s'appelle par excellence la ville des Cosaques. On y passe le fleuve sur un pont de poutres flottantes, solidement attachées, mais qui s'ébranlent sous le poids des voyageurs, des chariots, des bêtes de somme, et menacent à chaque instant de s'en-

gloutir. Il est quelquefois arrivé des accidens, lorsque les ouragans ou la marée montante communiquoient à ce pont des chocs trop violens.

Le pont du Don est d'ailleurs fort étroit; deux voitures y passent à peine de front, et, comme il n'y a pas de garde-fou, il n'est pas rare que des voyageurs tombent dans l'eau.

Cette ville capitale s'est singulièrement agrandie et embellie depuis une quarantaine d'années; on y voit aujourd'hui de jolies maisons particulières, habitées la plupart par des officiers cosaques, décorés par la cour de grades supérieurs et d'autres distinctions. Malheureusement, la ville n'ayant pas été bâtie d'abord sur un plan régulier, les rues sont étroites et tortueuses. Les maisons, resser-

rées sur un petit espace, sont à peine munies d'une cour. Ce qui mettra toujours obstacle au véritable embellissement de la ville, c'est que tous les ans, au printemps, elle est inondée par les débordemens du fleuve. Non-seulement le séjour des eaux dégrade les bâtimens, mais il rend l'air malsain et occasionne beaucoup de maladies.

Les maisons se détériorent avec d'autant plus de facilité, que leurs murs sont composés de simple mortier, et récrépies en blanc. Cependant la plupart ont des cheminées, et elles sont plus propres que ne le sont en général les habitations des Russes dans les petites villes.

On ne sauroit faire entièrement l'éloge des mœurs qui règnent dans

cette capitale des Cosaques. On y connoît peu les occupations utiles, ou les spéculations de l'industrie. L'inaction et la bonne chère ont corrompu les mœurs, et la débauche y est excessive. Les principaux habitans sont des nobles ou des militaires enrichis des faveurs de la cour ; possédant des terres considérables, qui leur ont été concédées par la couronne sur la rive orientale du Don, ils oppriment la classe la plus pauvre : c'est sur cette dernière que retombe aussi le service militaire. Pour peu que les opprimés témoignent de mécontentement, on les accuse de sédition et de mutinerie, et leur position devient encore plus fâcheuse.

C'est ainsi qu'une nation, qui fournissoit jadis à la Russie d'excellentes

troupes légères, a été amenée par degrés à montrer de la répugnance pour le métier des armes; tandis que les riches et les grands vivent dans une voluptueuse nonchalance, et dans la dissolution de mœurs la plus complète.

La seule chose que les riches propriétaires aient cherché à améliorer, c'est la culture de la vigne. Leur passion pour le vin et les liqueurs fortes les a engagés à prendre soin de leurs vignobles. Ce genre d'exploitation réussit très-bien sur des hauteurs qui dominent Tscherkaskoy, et bordent la rive droite du Don. Plus près de la mer, quoique dans une situation plus méridionale, la vigne obtient moins de succès, les raisins n'acquièrent pas une maturité suffisante

à cause des vents froids et humides qui soufflent du côté de la mer.

Le vin du Don est fort estimé, et se vend très-cher à Moscou même. Pallas assure que ce qui lui donne sa qualité supérieure, c'est l'usage où l'on est de faire cuire avec le moût un mélange de raisins secs, de syrop de mûres sauvages, et de miel. Les vignerons font un secret de ce procédé.

La culture de la vigne dans ce climat occasionne beaucoup de soins et de dépenses; il faut enterrer les sarmens en hiver à cause des gelées, et les découvrir au printemps.

Les pays des Cosaques se distinguent en *stanizes* ou districts. Ceux du Don ou de Tscherkaskoy sont divisés en onze stanizes. Il y a, dans le

même arrondissement, un *slobode* ou arrondissement tartare, composé de cent cinquante familles. Ces Tartares habitent le pays depuis un temps fort reculé : ils sont traités sur le pied des Cosaques; le gouvernement leur accorde le libre exercice de leur religion, et ils ont conservé leur langue primitive.

L'habillement des femmes et des filles diffère de celui qu'on observe chez les autres Cosaques. Leur robe est une espèce de chemise : elles ont de grands pantalons qui leur vont jusqu'à la cheville, et elles marchent nu-pieds les jours ordinaires. Elles portent, les jours de fêtes, des bottines de maroquin jaune, et mettent par-dessus des espèces de pantoufles.

Les plus pauvres font seules usage

de toile pour leurs vêtemens. Toutes celles qui jouissent de quelque aisance, s'habillent avec des étoffes de soie ou de coton rouges, jaunes ou bleues.

Il y a cinquante ans, les femmes de ce pays étoient dans l'usage de porter de hautes coiffures à trois cornes; aujourd'hui, la forme en est bien changée.

Le territoire des Cosaques du Don consiste presque entièrement en pâturages; on y connoît peu la culture du blé. Le gouvernement fixe pour chaque district une certaine étendue de terrain, et des pêcheries déterminées; et fait venir de Woronetz et des provinces septentrionales une quantité annuelle de grains, proportionnée au nom-

bre des Cosaques. Les habitans sont exempts de tout impôt, même sur les salines et les distilleries.

La distribution des terres aux individus de chaque staniza est réglée par les habitans et leur Hetman. On peut appeler des décisions de l'Hetman à la chancellerie de Tscherkaskoy.

Ces peuples ont l'esprit tout-à-fait militaire. On inscrit sur les rôles des enfans encore à la mamelle, afin qu'ils puissent devenir officiers par ancienneté de service.

Autrefois l'Hetman, lorsqu'il étoit requis du service militaire, marchoit lui-même à la tête de sa troupe. Aujourd'hui il se borne à fournir son contingent dont les officiers nommés par la couronne prennent le commandement.

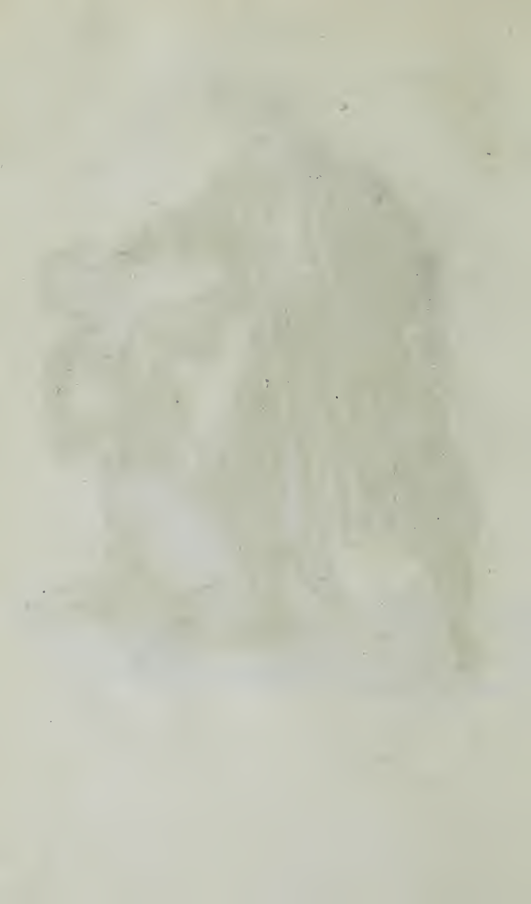
Au moyen des arrangemens dont nous avons parlé plus haut, tout Cosaque requis du service militaire est tenu de servir pendant trois ans dans quelque pays que ce soit ; il doit se monter, s'armer et s'habiller à ses dépens. Ceux qui ont fait des campagnes pendant trois années, ne peuvent sans leur permission, être employés à une guerre extérieure. On fait de ces vétérans un cordon de troupes le long du Caucase, pour veiller à la sûreté des frontières. Après vingt ans de service, ils ne sont plus employés que pour la police intérieure, et notamment pour protéger le passage des bateaux chargés de grains sur les bas-fonds du Tanaïs. Après vingt-cinq années, ils sont entièrement libres.

Le premier aspect d'un Cosaque a quelque chose de martial. Son regard superbe, ses sourcils arqués, ses larges moustaches, son grand bonnet de laine noire, terminé par un bourrelet cramoisi, orné d'un plumet, d'un galon festonné et d'une cocarde blanche, son attitude fière, l'aisance et la grâce de sa démarche, lui donnent un air imposant.

Tous les habitans même en temps de paix ont l'uniforme militaire. L'habillement consiste en un surtout bleu galonné d'or et brodé en soie, attaché sur la poitrine avec des agrafes. Par-dessous est une veste de soie cachée en partie par la ceinture. Ils ont de longs et larges pantalons de la même étoffe que le surtout, ou de futaine blanche, et des bottes. Ils



Cosaque. Turc.



ne portent de sabre que quand ils sont à cheval, en voyage ou à la guerre. Ils tiennent à la place un fouet ou une canne à pomme d'ivoires.

Les Cosaques ont les cheveux ronds et courts; ces cheveux sont naturellement noirs, épais et hérissés.

Quelques-uns ont en temps de paix un costume civil; c'est une longue redingote sans boutons. La ceinture est jaune, verte ou noire, mais le plus souvent rouge; ils ont en outre de larges gants militaires. Il n'y a pas de nation au monde qui soit plus propre dans ses habillemens, et ce costume convient à tous les âges.

Une vie paisible et uuiforme n'est point faite pour les Cosaques. On les voit errer ça et là, fort embar-

rassés de la manière dont ils doivent passer leur temps ; ne respirant que la guerre, ils ne peuvent supporter l'indolence de la paix. La vivacité et la pétulance les caractérisent.

Peu industrieux ils aiment beaucoup les plaisirs ; ils montrent la même véhémence de caractère dans leurs danses, leurs chansons à boire et leurs querelles. Cependant il règne dans les stanitzas un ordre admirable.

On fait dans l'intérieur de la Russie une peinture affreuse de la barbarie des Cosaques, et de leur amour pour la rapine. Nous avons déjà dit que les soldats cosaques se livrent au pillage, mais ils n'ont pas chez eux les mêmes penchans.

Les étrangers qui traversent leur pays prennent une escorte militaire,

mais c'est de peur de rencontrer des bandes de Kalmouks. Les Cosaques chez qui les voyageurs obtiennent un asile, refusent souvent le paiement qui leur est offert, en disant qu'ils ne vendent pas l'hospitalité.

Ils n'ont pour leur hetman qu'une déférence temporaire. S'il les convoque, quand ce ne seroit pour l'affaire du monde la moins importante, ils accourent avec empressement, et se tiennent debout et nu-tête comme en présence d'un monarque. Dès que l'assemblée est dissoute, ils ne prennent plus garde à lui, et ne lui témoignent pas plus de respect qu'à un cosaque ordinaire. Cette charge est annuelle; un hetman qui a su captiver la faveur du peuple, peut être réélu, et rester en place plu-

sieurs années ; mais cela n'arrive pas souvent.

Les femmes cosaques sont assez belles. Leur habillement consiste en de larges culottes, et des chemises à collet, brodées en couleur. Quelques-unes se coiffent comme les femmes russes, d'autres portent des bonnets dont le rebord est en forme de croissant. Les filles ont les cheveux nattés et soutenus avec un bandeau garni de verroteries Celles des nobles portent sur la tête un mouchoir brodé.

En été toutes les femmes, même celles des riches vont nu-pieds; c'est seulement quand elles se parent qu'elles mettent des pantoufles ou des souliers à cordons.

On vend dans les marchés des

objets de luxe qu'on ne s'attendroit guère à y trouver, tels que des pains de sucre, des rubans, des soieries, etc. Les objets de commerce les plus nombreux ce sont les sabres.

La danse des Cosaques ressemble beaucoup à celle des Bohémiens dont nous avons parlé plus haut; elle se compose de postures licencieuses, comme presque toutes les danses nationales. Souvent ils exécutent cette danse dans un espace trop petit pour que la pantomime en soit complète; toute l'expression consiste dans des mouvemens du corps, et particulièrement des bras, accompagnés de petits cris et de sifflemens. La méthode de mouvoir rapidement la tête, en tenant les mains sur les oreilles leur est commune avec les Tar-

tares, les Chinois et les Insulaires de l'Océan pacifique.

Les *steppes* dont se compose presque tout le pays des Cosaques présentent en hiver le plus triste des aspects, mais en été ce sont des prairies verdoyantes et continues. L'herbe émaillée de fleurs croît à la hauteur du genou, et offre au botaniste une riche moisson.

Les voyageurs qui traversent cette contrée ont ordinairement un kibitche à six chevaux; les quatre chevaux les plus rapprochés de la voiture sont attelés de front, les deux autres conduits par un postillon sont attachés devant. Les Cosaques de l'escorte armés de longues lances (1)

(1) Elles ont quelquefois douze pieds de longueur.

sont fort utiles pour découvrir les chemins fréquentés par les caravanes, et reconnoître les endroits où la voiture peut passer avec plus de facilité.

M. Heber a communiqué à M. Clarke en 1810, des renseignements fort curieux sur les forces militaires des Cosaques du Don. Uue traduction de ce morceau sera sans doute agréable à nos lecteurs.

Le *Procurateur*, ou commissaire-général du gouvernement, a dit à M. Héber que la population totale des Cosaques du Don étoit d'un demi-million d'ames, sur lesquelles il faut compter à peu près deux cent mille individus en état de porter les armes.

La situation des Cosaques est

fort agréable; leur obligation au service militaire est bien récompensée par les priviléges et la liberté dont ils jouissent. On dit proverbialement dans toute la Russie; *libre comme un Cosaque.*

Les Cosaques de la garde, tous choisis parmi les peuplades du Don, forment trois régimens de mille hommes chacun. En 1805, un corps de soixante-douze *pulks*, de cinq cents soixante hommes chacun, se mit en marche sous les ordres de Platoff, mais il reçut contre ordre, et n'arriva pas à la bataille d'Austerlitz. Il n'y avoit, dit-on, à cette journée mémorable, que six cents Cosaques du Don; tous les autres étoient démontés, et leurs chevaux étoient morts de fatigue.

Pendant les discussions de Paul Ier. avec les Anglais, on réunit quarante mille Cosaques. On croyoit à Tscherchaskoy même que leur destination étoit pour l'Inde. Platoff et ses officiers goûtoient fort ce projet, si l'on en croit M. Heber.

Le prédécesseur de Platoff est le dernier Hetman qui ait joui des anciens priviléges. Souvent, de sa propre autorité, il faisoit saisir des hommes, que l'on jetoit pieds et poings liés dans le fleuve. Catherine II fit arrêter à l'improviste cet homme farouche.

« Maffei Ivanovitch Platoff, général actuel des armées du Don, est un vieil officier, décoré du grand cordon de Sainte-Anne.

CHAPITRE XXXII.

Autres détails sur Tscherchaskoy et les pêcherics du Don.

Les débordemens du Don inondent quelquefois la ville de Tscherchaskoy, capitale des Cosaques, et forcent les habitans à se réfugier dans celle d'Oxai, qui en est peu éloignée.

L'Hetman Platoff, dont il étoit question dans les premiers bulletins de la campagne de 1812, étoit il y a peu d'années, le principal magistrat de Tscherchaskoy, ou *Circàsk*. Il y possède un haras de deux cents

jumens poulinières, un vignoble, mais point de terres à blé.

Ce Cosaque a coutume, dit-on, de boire à la fois un grand verre d'eau-de-vie, dans lequel il fait dissoudre une cuillerée de sel, comme si l'eau-de-vie n'étoit pas assez forte. Quant au vin du pays, les Cosaques le trouvent faible, à moins qu'on ne le mélange avec du vin grec. Le gouvernement russe a dans cette ville un *procurateur*, sous les yeux duquel doivent passer toutes les délibérations de la chancellerie.

Il veille à l'exécution des lois, examine les décisions de la justice, visite les prisons, et assiste à l'exécution des sentences criminelles. On a toujours soin de prendre le procu-

rateur dans une autre province que celle qu'il doit administrer.

Les steppes des environs de cette capitale, que nos traités de géographie présentent comme d'affreux déserts, et qui offrent de vastes lacunes sur les cartes, fourmillent d'habitans.

On compte sur le bord de la rivière une centaine de stanitzas, peuplés en tout de plus de deux cent mille ames. Dans ce nombre, il y a trente-cinq mille hommes en état de porter les armes. Sur cette milice cinq mille hommes sont enrôlés et tout prêts à partir; aussi ne leur permet-on plus de s'absenter.

Ici le Don forme la ligne de séparation entre l'Europe et l'Asie. Oxai

dont nous venons de parler, est sur la rive européenne ; Tscherchaskoy est sur la rive asiatique. Le mot *oxai* signifie en tartare *eau blanche ;* en effet, dans cette partie de son cours, le Don est de deux couleurs. Du côté d'Oxai, les eaux sont blanches à cause des bas-fonds qui en ralentissent la course. On observe le même phénomène à Coblentz, au confluent du Rhin et de la Moselle. Pendant un assez long espace, les deux rivières conservent chacune la couleur qui leur appartient (1); sur

(1) Il n'est pas rare de distinguer à Paris, entre le Pont-Royal et le pont des Arts, les eaux de la Marne qui font sur la rive droite une lisière jaunâtre, tandis que les eaux de la Seine sont pures et limpides.

les bords du fleuve croît en abondance une espèce de masse d'eau, *typha palustris;* on la mange crue comme nous mangeons le céleri. Cette plante se vend en bottes de trois pieds de longueur.

Tscherchaskoy se distingue de loin par ses nombreux clochers. L'église principale, de peu d'apparence en dehors, est magnifique en dedans. L'écran qui cache l'autel est vert et or; on y voit des peintures assez bien exécutées. En devant est suspendu un large candelabre, où brûlent des cierges de cire verte. L'église est remplie de tableaux passables, mais curieux, sur-tout par la singularité des figures qu'ils présentent. On assiste debout aux cérémonies de la religion, et il n'y a point

de siéges comme dans les églises Russes.

Le prêtre, couvert de somptueux habits, tourne le dos au peuple, et est assis sur une espèce de trône, élevé de trois marches, au-dessous du candelabre. Le service se fait d'ailleurs comme dans le reste de la Russie.

Après que l'on a chanté quelque temps en cadence le *Gospodi-Pomiloui*, on voit s'ouvrir les portes de la sacristie. Un prêtre portant sur sa tête un plateau d'argent couvert d'un linge blanc, est précédé de ses desservans qui encensent les images des saints, le clergé, le général, les officiers et le peuple. On distribue le pain aux membres de la congrégation, et l'on fait des prières solennelles pour la

famille impériale. Le prêtre nomme successivement tous les membres qui la composent; et l'on croiroit, dit un voyageur, entendre un sergent qui fait l'appel de sa compagnie.

On voit dans les environs une multitude de ces anciens tombeaux ou élévations de terre dont parle le voyageur Pallas. Un voyageur anglais avoit obtenu du gouverneur la permission de faire ouvrir à ses frais un de ces monumens; cinquante hommes se disposoient à y travailler; mais un médecin ignorant prétendit qu'en exposant à l'air des ossemens depuis si long-temps enfouis dans la terre, on risquoit d'occasionner une peste. En conséquence il fallut renoncer à l'entreprise. Cependant on a ouvert plusieurs de ces tombeaux.

Un

Un officier du pays prétend qu'on y a découvert des armes à feu d'une forme singulière, il en possédoit un qu'il fit voir à un voyageur. Mais il y a lieu de croire que cet ancien mousquet vient des Turcs ou des Polonais.

Un écrivain Anglais a tracé entre le Don et le Nil un parallèle fort ingénieux.

« Le Don, observe M. Clarke, a comme le fleuve Égyptien des inondations périodiques; il couvre une vaste étendue de territoire, et le laisse ensuite à sec pendant les mois de juillet et d'août. L'un et l'autre fleuve offrent les mêmes plantes aquatiques et notamment des joncs qui parviennent à vingt pieds de hauteur. Tous deux se jettent à la mer

par plusieurs embouchures et forment de petites îles remplies, comme le *Delta* Égyptien, de terres marécageuses. Enfin le Don et le Nil servent de limites à deux des principales contrées du globe. Le premier sépare l'Asie de l'Europe, et le second la sépare de l'Afrique (1) ».

Lorsque les eaux se retirent, on voit pulluler des myriades d'insectes de toute espèce. Un entomologiste feroit, dans ce pays, de curieuses découvertes. Le même voyageur atteste avoir vu à la fois, dans son appartement, plus de trente espèces de mouches.

Le cours entier du Don est de deux

(1) Cela ne seroit exact qu'autant que l'on regarderoit avec d'anciens géographes l'Egypte, comme faisant partie de l'Asie.

cent vingt lieues ; il prend sa source dans le lac Ivan (*Ivan-Osero*) près de Tula. Au-dessous de Woronetz, il a de quinze cents à trois mille pieds de largeur. Depuis le milieu d'avril jusqu'à la fin de juin, il est navigable pour les gros bateaux ; mais pendant le reste de l'année les eaux sont si basses qu'en plusieurs endroits elles ont à peine un pied et demi de hauteur.

Au printemps le fleuve s'élève de seize à dix-huit pieds, et le courant en est très-rapide. Les principales rivières qui s'y jettent sont le petit Don ou Danaetz, le Woronetz, le Choper, le Medvéditz et l'Ilawla.

Les bateaux avec lesquels on navigue sur le fleuve, sont d'une extrême simplicité et tels qu'ils exis-

tent chez les peuples sauvages. Ce n'est souvent qu'un tronc d'arbre creusé que l'on dirige avec une seule pagaie. Quelquefois on réunit deux canots par des planches transversales et l'on charge sur cette espèce de pont des fardeaux énormes.

Les principaux poissons que l'on y pêche sont le *béluga* ou esturgeon commun, le sterlet, le soudak, la truite, la carpe, la tanche et la perche; on y prend aussi des tortues aquatiques et des crabes d'une grosseur monstrueuse. Ces derniers sont si communs qu'ils ne se vendent que trois à quatre sous le cent.

Le *béluga* est le plus gros poisson que l'on serve sur la table; on trouve quelquefois dans les reins des vieux des pierres ou bezoars gros comme le

poing; une de ces concrétions, analysée par Pennant, fameux naturaliste anglais, ne contenoit que du phosphate de chaux. Les gens du pays les regardent comme des talismans propres à guérir certaines maladies.

Strahlenberg assure avoir vu un *béluga* long de cinquante-six pieds et de près de dix-huit pieds de largeur. Ceux de ce fleuve ont rarement douze pieds.

Quoique Tscherchaskoy ne puisse être comparée à Venise pour la grandeur, elle a cependant quelque ressemblance avec cette belle ville; de larges canaux la coupent dans tous les sens.

Dans la ville des Cosaques les maisons de bois élevées sur des pieux semblent flotter sur l'eau. Les habi-

tans vont de l'une à l'autre, soit en bateaux, soit sur des ponts étroits formés d'une ou deux planches.

« Lorsque nous entrâmes dans cette ville, dit un voyageur Anglais, nous vîmes les jeunes gens perchés sur les toîts des maisons avec leurs chiens qui alloient de côté et d'autre en aboyant. A notre arrivée les enfans sautèrent de tous côtés dans l'eau comme des grenouilles et ils nagèrent autour de notre barque. On eût cru voir une race d'amphibies. On ne voyoit pas à la ronde un seul pouce de terre qui fût à sec. La moitié des habitans de cette capitale populeuse étoit dans l'eau et l'autre moitié folâtroit sur les toîts ».

Il n'y a guères que la principale rue, l'église cathédrale et la place



Intérieur de la capital des Cosaques du Don pendant la saison de l'inondation

du marché qui restent à sec dans la saison du débordement.

La quantité prodigieuse de bois nécessaire pour construire les maisons, les pieux sur lesquels elles s'élèvent, les chaussées et les ponts, est tirée du Volga. Les rives du Don ne sont pas assez boisées pour y suffire. Autrefois une digue en maçonnerie arrêtoit les progrès de l'inondation, mais la violence des eaux l'a détruite.

La classe principale des habitans voudroit bien abandonner cette ville et transférer la capitale à Oxai; mais le reste tient à ses habitudes. On se proposoit dernièrement de rétablir les digues et de couper la ville par un certain nombre de canaux. La

ville ressembleroit alors un peu plus à Venise ; malheureusement les eaux ne se tiennent pas à un niveau constant, et leur hauteur varie de quinze pieds.

La ville de Tscherchaskoy se divise en onze stanitzas et contient quinze mille habitans ; on y compte trois mille maisons. Il y a sept églises, quatre en pierres et trois en bois. L'un de ces édifices est réservé aux Tartares qui forment un stanitza ; ils suivent le rite Mahométan.

Cette église est fort simple ; on n'y voit ni tableaux ni images quelconques ; la chaire où prêche le mollah est dans un petit enfoncement. Les enfans se tiennent dans une galerie ; il n'est permis qu'aux adultes de se tenir en bas ; nul n'oseroit en-

trer avec ses bottes ou ses souliers.

On conserve dans l'église principale des drapeaux aux armes impériales; ce sont des présens que les souverains de la Russie ont faits à diverses époques, à leurs fidèles Cosaques. On y voit aussi des lances faites à la manière asiatique et qui offrent une particularité singulière. La pointe est garnie d'une touffe de poils de chameaux. Un voyageur Anglais a cru découvrir dans cet ornement les traces du temps affreux où les hordes orientales buvoient le sang de leurs ennemis. C'est en effet avec une touffe du même poil que les Kalmouks font la dégustation de leur eau-de-vie.

Les autres curiosités sont les bâtons à pommes d'argent, marques dis-

tinctives de l'autorité des Hetmans, des lettres autographes des souverains de la Russie, attestant la bonne conduite de ces peuples, enfin une carte de leur territoire, de la main de l'impératrice Catherine II. Un des présens que leur a envoyés Pierre-le-Grand, est on ne peut plus caractéristique; c'est une énorme massue, couverte de nœuds, que souleveroit à peine la main d'un géant, et telle que les peintres ou les sculpteurs représentent celle d'Hercule.

Les boutiques sont très-nombreuses et la plupart tenues par des Grecs; on y vend des perles, vraies ou fausses, des étoffes du Levant, des schalls, du tabac, des fruits, etc. Il y a deux bains publics. Chaque Stanitza est pourvu d'une taverne

pour le débit du vin et des liqueurs, et d'un traiteur qui donne à manger.

Tous les samedis soir on fait dans les églises la cérémonie de la bénédiction du pain. On place au milieu de l'église cinq pains blancs, symbole de ceux que Jésus distribua à la multitude dans le désert.

Les habitans se plaignent beaucoup de l'espace étroit où ils sont resserrés. Aucune maison n'a de cour; ils sont entassés dans des maisons si petites, qu'on croiroit qu'ils y ont cherché un asyle momentané pendant la crue de la rivière, occasionnée par une averse subite.

Une des incommodités du pays, ce sont les mousquites. Lorsqu'on est piqué par ces insectes, on a soin de ne pas frotter la plaie, et on la bai-

gne avec de l'esprit de vin. Le sel mêlé avec du vinaigre produit aussi un très-bon effet.

Les fièvres sont assez communes dans ce climat ; la petite vérole y fait de grands ravages. La maladie que l'on y craint le plus est le *volosez* ou le *nid de cheveux* dont parle Gmélin (1). Ce savant voyageur prétend qu'il s'engendre des cheveux dans les plaies des personnes qui en sont affligées. Un voyageur Anglais ayant témoigné là-dessus son incrédulité à l'épouse du lieutenant colonel Papof,

(1) Histoires des découvertes faites par divers savans voyageurs, tome 1er, p. g. 146. Gmélin assure avoir été témoin à Paulowsky, de la guérison d'une maladie de cette espèce. Cependant il avoue que dans certains cas il peut y avoir de la supercherie.

cette dame assura qu'elle avoit tiré elle-même des cheveux d'un de ses doigts, en présence de plusieurs témoins. Le remède contre le *volosez* consiste à y appliquer les feuilles d'une herbe assez semblable au plantain; elles attirent les poils, et la plaie se ferme. On voit dans plusieurs maisons de ces feuilles sèches que l'on tient toutes prêtes pour en faire usage.

A deux lieues de Tscherchaskoy est une île appelée l'île du Couvent, parce que, dit-on, les Turcs y avoient jadis un entrepôt de femmes destinées à recruter le sérail du grand Seigneur.

Le voyageur anglais dont j'ai déjà cité plusieurs passages intéressans, étant de retour à Oxai, après un

court séjour à Tscherchaskoy, reçut du général Vassili Petrowki Orlof, commandant en chef dans la province, l'invitation de dîner à sa maison de campagne. Il s'y rendit dans la voiture même du général, attelée de six beaux chevaux cosaques. Plusieurs cavaliers lui servirent d'escorte.

» Nous suivîmes les Steppes, dit-il, et aperçûmes de tous côtés des vignobles, des plantations de concombres, de choux, de maïs, de melons, de pommiers, de poiriers, de pêchers et de pruniers. Après avoir parcouru un espace de dix milles, nous arrivâmes au château sur la rive européenne du Don, en face de Tscherchaskoy, et à environ cinq milles de distance.

» Nous trouvâmes une société de dames charmantes groupées autour d'un piano-forté. Le dîner fut magnifique et servi en vaisselle plate; la compagnie étoit d'une vingtaine de personnes. Le général m'offrit du vin du pays, âgé de trente ans, et qui avoit le goût du meilleur Madère.

» Dans ce festin splendide, je me rappelai les idées fausses que l'on a en Europe sur le pays des Cosaques, et les erreurs absurdes que les Russes ont intérêt de propager. Je m'attendois peu à trouver ici non-seulement les agrémens de la vie, mais toutes les superfluités du luxe. La conversation prit cette tournure agréable qui caractérise des militaires instruits. On a conservé dans ce pays quelques coutumes de nos an-

cêtres. On se lève pour porter les toasts. Si quelqu'un éternue, tout le monde le salue; les Cosaques ne manquent jamais à cet usage.

» Lorsque nous prîmes congé du général, il nous dit que si nons désirions retourner par eau, afin de changer, il nous prêteroit sa barque, laquelle étoit toute disposée à nous recevoir. Nous acceptâmes cette offre. La barque étoit conduite par dix rameurs, et superbement décorée. Une draperie écarlate l'entouroit; nous foulions sous nos pieds des tapis de Perse, et une belle tenture de soie s'élevoit sur nos têtes. »

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE
DES CHAPITRES.
TOME QUATRIÈME.

CHAPITRE XXIV. Commerce et Manufactures. Mesures. Monnoies. 1

CHAP. XXV. Fêtes du calendrier russe. Réjouissances et Divertissemens populaires. Fête de S.-Alexandre Newski. Notice sur ce prince. Couvent d'Alexandre Newski à Péterbourg. Funérailles de Pierre III. Eglise de S.-Nicolas, à Moscou. 15

CHAP. XXVI. Amusemens et jeux des Russes. Danse, Musique, etc. 5

Chap. XXVII. Prisons et Supplices. Description du Knout. 70
Chap. XXVIII. Provinces du centre. Pologne Russe. Habitans de Tula. Progrès des Russes dans l'agriculture. 86
Chap. XXIX. Suite des provinces méridionales. Malo-Russes. Woronetz, etc. 112
Chap. XXX. Notice sur les Grecs établis en Russie, les Moldaves, les Valaques et autres réfugiés. 133
Chap. XXXI. Cosaques du Don. Ville de Tscherchaskoy, capitale des Cosaques. Cosaques de Kasankaia. 139
Chap. XXXII. Autres détails sur Tscherchaskoy et les pêcheries du Don. 174

FIN DE LA TABLE.

